

AVENTURE



n° 114 - Nov. - déc. 2007

Directeur de la publication : Patrick Edel

Rédactrice en chef : Gaëlle de La Brosse

Avec la participation de :
France Altibelli, Bertrand de Miollis,
Cécile Edel, Marie-Josèphe Raoult et les
membres du conseil d'administration.

**Administration, rédaction,
abonnement, publicité :**
Guilde européenne du raid
11 rue de Neugirard - 75006 Paris
Tél. : 01-43-26-97-52
Fax : 01-46-34-75-45
www.la-guilde.org

Abonnements : 6 numéros / 19 euros

Seuls les articles signés ès-qualité par les
membres de la Guilde engagent l'association.
Tous droits de reproduction réservés.

N° CPPAP : 0212 G 83995
N° ISSN : 1298-7182
Périodicité : trimestrielle

Mise en pages : www.pacopao.info

Imprimerie : JOUVE
11 boulevard Sébastopol,
B.P. 2734,
75027 Paris Cedex 01

En couverture : *Un personnage difficile à définir
marche à la poursuite de ses rêves dans un
environnement irréel ; cette aquarelle onirique
nous est offerte pour le 40^e anniversaire de la
Guilde par Bertrand de Miollis.*

SOMMAIRE

2 CONSEIL D'ADMINISTRATION

4 CHRONOLOGIE

15 D'AVEVENTURE

- par Paul-Emile Victor
- par Jean-Marie Rouart
- par Jean Raspail
- par Philippe de Dieuleveult
- par Patrice Franceschi
- par Jean-François Deniau
- par Bertrand Piccard
- par Michel Menu
- par Jean-Marc Boivin
- par Haroun Tazieff
- par Peter Bird
- par Sir Peter Blake
- par Jean-Yves Blot
- par Olivier de Kersauson

23 ENTRETIENS

- avec Wilfred Thesiger
- avec Pierre Guillaume
- avec Jean Malaurie
- avec Marcel Ichac et Jacques Ertaud
- avec Nicolas Hulot
- et les autres...

30 HOMMAGES

- à Joseph Kessel
- à Lucien Pfeiffer
- à Paul-Emile Victor
- à Théodore Monod
- à Nicolas Jaeger
- à Henry de Monfreid
- à Jean-François Deniau
- et aux autres...

35 AVENTURE UTILE

- Entretien avec le Dr Pierre Fyot
- Entretien avec Bernard Kouchner
- Quand le politique se dissout
dans l'humanitaire par Rony
Brauman
- Un message du père Ceyrac
- Vers un monde sans pauvreté par
Muhammad Yunus

40 ans : un bon début !

La magie des chiffres ronds commande les célébrations et certains – bien informés ! – s'étant avisés que la Guilde datait de 1967, l'idée fut lancée d'un numéro spécial de notre revue. Notre équipe permanente accaparée par ses missions, c'est à Gaëlle de La Brosse, toujours sur les chemins d'étoiles, et à des bénévoles, y compris administrateurs pour la première fois ici rassemblés, que nous devons ce numéro que des changements techniques successifs ont rendu moins simple à réaliser qu'il ne semblait.

Comme ces albums de famille que l'on n'ouvre jamais mais que l'on est content d'avoir car ils nous situent dans une lignée, ces textes contribueront à la mémoire et à la pérennité de la Guilde.

Ce numéro aurait pu se dispenser d'éditorial car il est éditorial et il suffirait d'exprimer notre reconnaissance à tous ceux dont l'amitié, l'engagement et le désintéressement ont permis la Guilde, sans oublier les pouvoirs publics qui, avec constance, ont soutenu nos actions.

Mais ne nous dérobons pas à cette page.

Un regard sur ces années conduit d'abord à célébrer l'association comme une institution à laquelle nous devons plus qu'il n'y paraît. Au-delà du « lien social » dont elle est créditée, elle est source de créativité. On n'entreprend pas seul et c'est par l'association d'idées, de volontés, que les plus individualistes y parviennent et la créativité associative met l'esprit d'entreprise au service de finalités désintéressées. Cette relation humaine paraît si naturelle qu'elle passe inaperçue. Elle est pourtant essentielle et le soutien de tel ou tel pôle favorise l'émergence de courants capables d'influer sur notre culture et notre comportement. Le civisme, antique vertu, commande de le reconnaître et d'en respecter les rites et les obligations.

Un deuxième aspect spécifique de la Guilde est l'attrait du lointain. Instinct naturel ? Attrait de l'inconnu ou du moins du méconnu ? Impression de se rendre utile ? Identification culturelle à un pays ou à un peuple ? Goût des grands espaces de citadins compressés entre banlieues et campagnes étriquées ? – « J'étouffe dans la ville et je m'y meurs d'ennui, car tout me semble gris... » chantions-nous avec conviction – Être étranger plutôt à l'étranger que chez soi ? Peu importe, c'est ainsi.

Enfin, citons le choix d'actions porteuses de sens, de valeurs dans lesquelles peuvent se retrouver différentes familles de pensée ou, comme l'on dit assez justement, différentes sensibilités résultant de parcours autant que de pensées. C'est en suscitant, développant ou adhérant à des actions exemplaires que nous pouvons orienter les choses dans la bonne direction.

Une quête de sens toujours si présente dans l'histoire de notre pays qui, plus qu'aucun autre, y aura gaspillé ses forces avec cette désinvolture qu'Ernst Jünger lui reconnaissait, bien éloignée d'un médiocre esprit de calcul.

Avec tous nos meilleurs vœux pour vos projets en 2008, formons celui que la Guilde s'inspire de cette insolente devise évoquant la solidité des racines et l'esthétique des feuilles de chêne : « Rien ne l'ébranle, un souffle l'émeut. »



Patrick EDEL

Le conseil d'administration

Quelques réflexions d'un conseil d'administration issu et représentatif des différentes périodes de la Guilde :

La Guilde est une étrange Institution.
Elle se définit autant par ce qu'elle est que par ce qu'elle fait.
Son premier serviteur est entouré d'apôtres dits « administrateurs ».
Elle s'appuie sur une cohorte de fidèles et d'adeptes, mi-moines, mi-rebelles.
On les surnomme permanents, bénévoles, sympathisants...
Depuis 40 ans, elle sillonne le désert du monde, ralliant les élus que désigne leur solitude.
Ils viennent lui porter la manne qui nourrit ses projets.
Et quand « les choses la dépassent elle feint de les organiser ».
Elle vit et grandit dans un monde qui bouge, sans bouger ses dogmes.
Elle transcende les modes et vit d'éternité.
Pour certains, elle sent le soufre, alors qu'il s'agit d'encens.
Elle ne craint pas le schisme.
Elle n'est ni une Eglise ni une secte.
C'est un Ordre.
Et un Ordre est indestructible.
Parce qu'on le porte en soi.

par Patrice BOISSY
Président de la Guilde de 1970 à 1988

La Guilde reste l'œuvre d'un seul homme qui a su fédérer des individualités fortes autour de valeurs qui traversent les âges.
C'est à la fois la force et la faiblesse de cette habile construction qui, telle une maison en papier, sur ses fondations antisismiques, est toujours prête à se remettre en question mais traverse avec confiance les pires cataclysmes.
Des milliers de jeunes y ont laissé la trace de leur jeunesse audacieuse.
D'autres, comme moi, ont trouvé là le temple où brûler les cierges d'une vie aventureuse.
Reste à cette institution bien campée le défi de la pérennité.

par Hubert DE CHEVIGNY
Pilote polaire, inventeur d'avions, pionnier de l'ultraléger aérien, président de la Guilde

J'ai connu la Guilde du raid voilà plus de 20 ans par un entrefilet dans la presse étudiante qui titrait : « Caravane humanitaire pour l'Afghanistan », accompagné du dessin sur fond ocre d'un groupe de chameaux en file indienne qui cheminaient le long d'une crête. Je terminais à l'époque mes études d'ingénieur et l'idéalisme qui m'habitait – et qui, je crois, m'habite toujours encore un peu – me pressait, avant de rentrer, pensais-je définitivement, dans les rangs. L'offensive de la puissance et terrible armée Rouge sur ce peuple afghan, que l'on disait tout juste sorti du Moyen Âge, donnait un terrain d'action sans équivoque. Je partis donc dans le cadre d'une mission organisée par la Guilde en y apportant moi-même son financement comme c'était alors la règle : 200 000 francs récupérés. Je me souviens m'être exclamé malicieusement : « La Guilde, l'agence de voyage la plus chère au monde ! ». En fait de partir quelques semaines, cette affaire m'occupa plus d'une année qui entremêla aide humanitaire, aventure et journalisme. Par la suite, j'y retournai à plusieurs reprises ainsi que dans d'autres territoires où la guerre appelait des humanitaires aventuriers grands reporters prêts à en découdre : Cambodge, Liban, Bosnie. Mon lien avec la Guilde était scellé.
En créant en 2005 les Bourses Direct Medica de l'Aventure, je ne fis que resserrer le lien avec cette association unique qui fait depuis sa création, inlassablement et sans céder aux modes et au marketing désuet du sensationnel, la promotion de l'aventure sous toutes ses formes et qui occupe aujourd'hui une place unique, indispensable dans le pays et dans mon cœur, comme un grand bol d'air frais.

par Jean-Christian KIPP
Volontaire Guilde en Afghanistan il y a 20 ans, aujourd'hui chef d'entreprise, donateur de Bourses de l'Aventure

Non, à la Guilde on ne radote pas quand on parle de mon grand-père Henry de Monfreid. Difficile de faire plus jeune que lui, même à 90 ans passés. Dès les débuts de l'association, Henry fut un de ses maîtres à penser. Elle suivit ses préceptes les plus essentiels : agir, être et vivre libre. C'est pourquoi, depuis 40 ans, des cohortes de jeunes caressant le même idéal sont parties avec la Guilde dans le monde entier pour réaliser leurs rêves, sans pour autant faire de la contrebande d'armes et de haschich. Et quand on voit aujourd'hui le développement des missions à l'étranger, l'enthousiasme de ceux qui veulent et vont partir, la qualité des projets à réaliser, en un mot, l'humanisme fraternel qui habite chacun d'eux, non seulement il y a de quoi être fier, mais il est évident que l'avenir de cet élan est assuré ! (Plein de petits Monfreid en devenir ?) Et, de mon côté, j'ai modestement fait un peu pareil pour les mêmes raisons. Ce qui m'a amené (et me mène encore) dans des endroits peu fréquentés de mes confrères architectes : le Nigeria, le Yémen ou l'Albanie par exemple. Comment le regretter ? A vous de jouer aussi, personne n'a le monopole !

par Guillaume DE MONFREID
Architecte notamment pour les pays du Sud, et gardien de la mémoire de son grand-père, par l'écrit et par le dessin

Je connais la Guilde depuis 1992. J'avais pris à l'époque un congé sabbatique de deux ans pour démarrer au Cambodge un centre de formation professionnel destiné aux militaires démobilisés. Ce projet était mené en partenariat avec deux autres ONG. Alors que la majorité de l'aide internationale se concentrait sur Phnom Penh et dans les grandes villes, la Guilde avait fait le choix d'intervenir dans la province de Banteay Meanchey, province pauvre et au calme précaire (les accords de paix étaient encore tout frais), située près de la frontière thaïlandaise. Ce projet est pour moi représentatif de quelques-unes des caractéristiques qui font l'originalité et la pertinence de l'action de la Guilde dans le domaine du développement. La première est de se méfier des phénomènes de mode, de ne pas avoir peur de tracer sa route à contre-pied des mouvements majoritaires et d'aller là où les autres ne vont pas, tout en ayant le souci de fédérer les initiatives de façon à éviter une dispersion stérile. La deuxième caractéristique est de proposer à ses volontaires de partager autant que possible les conditions de vie des bénéficiaires de ces actions. Bien sûr, sauf quelques cas exceptionnels, chacun sait que le chemin parcouru ensemble sera limité dans le temps, mais cette attitude qui consiste à essayer de se placer dans la perspective de ceux que l'on vient aider permet d'éviter des incompréhensions et des maladroites.
Plus que jamais, la Guilde a un rôle à jouer pour susciter et soutenir les initiatives dans le domaine de l'aventure solidaire. Entre les tentations toujours présentes d'une action humanitaire guidée par des orientations idéologiques et les risques d'une action humanitaire déshumanisée sous prétexte de professionnalisation, elle occupe une place originale. Elle rappelle que toute action de solidarité est avant tout une aventure personnelle où, en s'engageant, chacun accepte d'être changé autant que de changer l'autre et de changer le monde.

par Hubert PARIS
Volontaire Guilde au Cambodge il y a 10 ans, où il a lancé les premiers programmes de formation professionnelle, et aujourd'hui chef d'entreprise

La première fois que j'ai entendu parler de la Guilde, c'était en 1979. J'avais alors (avec Alain Kerjean) le projet de partir un an sur les bords de l'Orénoque au Venezuela pour revivre une partie du voyage d'Alexandre de Humboldt, premier découvreur scientifique de l'Amérique (1799-1805). Nous nous interrogeons alors sur notre avenir, notre destin. Nous avions des envies de découvrir le monde, de sortir d'un destin *a priori* tout tracé... Et puis, un jour, c'est la lecture du roman *Les Feux du pouvoir* de Jean-Marie Rouart alors jeune écrivain. Le héros du livre qui gâchait sa vie dans un conformisme social et des jeux de pouvoir symbolisait à nos yeux *a contrario* tout ce qu'il fallait refuser. Rencontre avec Jean-Marie Rouart. Nous évoquons notre projet d'expédition et il nous parle de la Guilde. Comment connaissait-il la Guilde ? Je l'ignore. Avait-il fait partie du jury du Prix du livre d'aventure décerné chaque année dans le cadre du Festival de La Plagne organisé par la Guilde ? En tout cas, pour nous deux, cette rencontre puis celle de la Guilde ont été déterminantes pour la concrétisation de notre projet d'aventure. Nous avons été lauréats d'une Bourse de l'aventure de la Guilde. Avant même de partir en expédition au Venezuela, Patrick Edel nous invita au Festival de La Plagne. Pour nous, ce fut quatre jours fabuleux de projections de films d'aventure, de rencontres d'aventuriers. Tous les grands noms de l'aventure étaient là ! Je me rappelle même d'une discussion avec Paul-Emile Victor, d'une accessibilité et d'une simplicité extrêmes...

Cette rencontre avec la Guilde a marqué un tournant pour moi. C'est pourquoi j'y suis si attaché ! Plus de 25 ans après, la Guilde est toujours là avec ce même esprit d'authenticité de l'engagement, même si elle a depuis développé d'autres aspects de l'aventure. Je pense aux missions humanitaires qui représentent un aspect important de la Guilde d'aujourd'hui.
Sans doute faudrait-il que la Guilde modernise son image, s'investisse plus dans les nouvelles technologies et Internet pour qu'elle reste en phase avec les nouvelles générations. Mais surtout qu'elle garde ses valeurs d'authenticité qui en font tout son prix !

par Alain RASTOIN
Réalisateur spécialiste du documentaire, ancien lauréat de la Guilde

Avoir deux fois 20 ans ! Quel gage de jeunesse ! Il y a donc une double invitation à demeurer jeune ! Ce formidable pari, la Guilde a su le faire prendre à tous ceux qui, un jour ou l'autre, ont eu à faire à Patrick Edel ou à son clone, la Guilde... Les images se bousculent avec le souvenir des séances mémorables où, en chair et en os, Henry de Monfreid, Paul-Emile Victor, Pierre Guillaume, légendaire « Crabe-Tambour », Delloye et l'Okavango sans GPS et tant d'autres seigneurs enflammés nous 20 ans ! La Guilde a su aussi nous impliquer dans le service aux autres le plus exaltant et le plus désintéressé : Massoud fut notre icône tandis que Solidarité Liban demeure un ardent engagement toujours d'actualité. Le chemin parcouru 40 fois au bout du monde de 40 façons ne sera encore longtemps : c'est ce que nous rêvons pour ceux qui nous liront et qui prendront le relais.

par Alain ZELLER
Ancien trésorier, impliqué dans le programme Solidarité Liban

J'ai connu la Guilde au début des années 80. L'époque célébrait les radios libres, Marguerite Yourcenar, la Fête de la musique et le TGV... Mais nos combats s'appelaient Afghanistan, Liban, Pologne. Nous soutenions les figures qui les incarnaient : Massoud, Gemayel ou Walesa. Nous ne pouvions rester insensibles aux craquements du monde et nous partions du principe que nous pouvions mettre notre expérience du terrain au service de ces causes, les faire connaître, les aider.

Aucun des grands noms de l'aventure — les explorateurs, les marins, les montagnards — ne nous a jamais reproché ces engagements. Beaucoup nous ont directement et activement soutenus. Pour ne citer qu'un nom, je repense à l'admirable Paul-Emile Victor, notre président d'honneur d'alors. Pour ma part, et plus modestement, je reçus la première Bourse dite « de l'aventure utile ». Il s'agissait de livrer du matériel médical aux équipes de MSF, perdues au milieu de l'Erythrée en guerre...

Cela, la Guilde sut le faire. Voilà pourquoi cohabitent toujours en son sein l'esprit d'aventure et l'esprit de solidarité. Aujourd'hui, ses équipes sont présentes au Cambodge, au Mali, en Palestine, en Inde, aux quatre coins du monde. D'une manière différente d'il y a 25 ans, mais avec le même enthousiasme et la même détermination. Demain, l'esprit d'engagement portera la Guilde vers la défense de notre planète ou vers une économie plus responsable.

Car à mes yeux, telle est la Guilde : incarner les combats d'une génération au service d'idéaux de toujours.

par Charles GAZELLE

Volontaire Guilde il y a 20 ans, aujourd'hui producteur de films (parmi lesquels L'Odyssée de l'espèce)

Le n° 11 rue de Vaugirard est une adresse à laquelle nombre d'entre nous songe souvent avec affection. Pas seulement parce que la lumière d'Ile-de-France baigne le Luxembourg voisin. Ni parce qu'il fait face au n° 8 où vécut Knut Hamsun, l'écrivain norvégien, chantre de la Nature (qui eût sans doute pris sa carte de membre de la Guilde). Ni parce que s'y retrouvent tous les voyageurs dispersés aux quatre vents au retour de leurs virées. Mais parce que l'emplacement de la Guilde en cet endroit précis n'est pas anodin.

Celui qui est sensible au génie des lieux, aux faisceaux de signes convergeant en un même endroit, à la valeur symbolique des localisations, aura remarqué que la Guilde se tient en un étrange carrefour. Au pied de la Sorbonne, en bordure de l'axe cardinal de Saint-Jacques-de-Compostelle et au commencement de la plus longue rue de Paris, laquelle meurt porte d'Orléans, plein sud. Ainsi, au sortir de l'université, la Guilde, par sa seule présence, invite à prendre la route, suggérant à quiconque pousse sa porte avec le cœur aventureux qu'il existe avant l'entreprise, la retraite et la mort, bien des chemins auxquels la vie invite.

par Sylvain TESSON

Ecrivain et voyageur, inspirateur d'une nouvelle génération

Jeune, j'étais tombé dans l'industrie chimique et j'ai longtemps parcouru le monde à ce titre. A la fin de mon activité professionnelle, je suis tombé dans la Solidarité Internationale. Pour moi, cela s'appelle le SIPAR, association dont j'assume la présidence depuis 12 ans, qui a rencontré la Guilde lors de sa participation assidue aux Forums d'Agen, précieux moments d'échange d'expériences dont nous espérons vivement de nouvelles éditions. Nos deux associations ont pensé à fusionner, mais il est apparu rapidement que si nous partagions les valeurs, les organisations étaient trop différentes. Nous avons donc poursuivi chacun notre chemin dans l'estime réciproque qui m'a conduit à entrer au conseil d'administration de la Guilde où je représente, quant à la Solidarité Internationale, les petites associations qui lui sont liées. Ces actions, même si elles se professionnalisent de plus en plus, restent une aventure vers les autres et je suis heureux de côtoyer tous ces représentants d'aventures qui me font rêver.

par Claude VINCENT

Président du SIPAR, qui travaille depuis 15 ans au Cambodge dans le domaine de l'éducation et en particulier de la lecture, représente les associations membres de la Guilde au conseil d'administration

Réaliser, écrire et produire des films inspirés et déclenchés par diverses passions qui animent ma vie au gré des rencontres, des découvertes, de la littérature et des voyages... Quel bonheur d'avoir le sentiment de pouvoir touter ses propres rêves et, par ce métier, de pouvoir surtout les partager... Ce mot « partage » qui va si bien à la Guilde, que j'ai rencontrée en 1989 (cette même année où je me suis lancée dans l'aventure vers la liberté d'entreprendre) à l'occasion de ma première participation en tant que candidat à un Festival du film d'aventure, avec mon premier film, et surtout ma première récompense... ! Impossible d'oublier cet instant dans ma vie de réalisateur que celui d'une première remise d'un prix pour un premier film. La Guilde est avant tout une famille, un état d'esprit, une ambiance, un langage, autant de traits qui définissent son caractère et illustrent sa personnalité. C'est un formidable moteur et générateur d'enthousiasme pour ce précieux goût de l'aventure dans tous ses états, sous toutes les latitudes et sans distinction de générations. C'est là à la fois son charme, sa valeur et sa singularité.

Dans notre monde agité, turbulent et souvent pessimiste, la Guilde fait partie de ceux qui nous permettent d'espérer et de croire que l'avenir nous réserve encore de passionnantes histoires à vivre et raconter.

par Yves BOURGEOIS

Producteur, réalisateur de la célèbre série documentaire L'Incrovable Aventure de Monsieur de Lapérouse



Yves Bourgeois, Alain Zeller, Claude Vincent, Alain Rastoin, Patrice Boissy, Hubert Paris, Guillaume de Monfreid, Hubert de Chevigny, Sylvain Tesson et Jean-Christian Kipp. © D. R.

La Guilde fête ses 40 ans ! Bravo ! et encore bravo à tous ceux qui ont fait et font encore aujourd'hui le cœur de cette surprenante association !

L'Aventure et les Missions d'un trésorier dans la galère du 11 rue de Vaugirard commencent par un exercice qui consiste à fermer les yeux, garder un visage impassible, ne pas sourire, ouvrir grand les oreilles et enregistrer toutes les informations. Puis accepter de plonger en apnée complète très loin, très profond dans l'abîme d'un budget sans fond ; tout est noir autour de lui, seule l'énorme lumière rouge écarlate du déficit brille à tout près... Puis, avec l'aide des membres de l'équipe, il remonte doucement vers la lumière, ils le soutiennent, lui redonnent espoir, le nourrissent et l'abreuvent de financements et de dons, alors il sourit, et à la fin de l'exercice il peut annoncer : la trésorerie a tenu le coup, le résultat est positif ! Mais très vite une autre plongée s'annonce... La finance, quelle Aventure !!!

Quant aux Missions du trésorier, elles sont aussi risquées et même un peu plus délicates ; il fait de l'équilibre sur la crête d'une montagne pleine d'embûches : il doit donner satisfaction aux hautes autorités extérieures avec

une assurance évidente et tranquillisante et, en dépit de ses appréhensions personnelles, il déclare haut et fort que tout va très bien. D'autre part, il doit se montrer exigeant, même intraitable, économe, presque pingre ; il doit refuser telle ou telle mission, se faire passer pour sourd devant certains appels. Surprenant missionnaire !

C'est donc au milieu des papiers, notes, comptes rendus, et surtout au milieu des chiffres que le trésorier se réjouit de constater que tant de jeunes, à commencer par les permanents (actuels ou anciens), ont ce goût, cette envie, ce besoin de s'engager et de servir les autres.

Que cet esprit, cet humanisme, cette authenticité, ce désintéressement au service des autres continuent d'habiter les jeunes qui « font ce dont les autres rêvent », tel est le vœu du trésorier à l'occasion de cet anniversaire tout à l'honneur de cette étrange Guilde européenne du raid !

par Patrick LAURAIN

Les « Comptes à mourir debout » d'Antoine Blondin (voir Aventure au XX^e siècle n° 9 p. 6, novembre 1980) sont une réalité pour lui au poste peu envié de trésorier...

CHRONOLOGIE

Si quarante ans m'étaient contés...

1967

- Création de la **Guilde**.

1969

- **Premières expéditions** : Cunene-Okavango avec Joël Provansal et Ushuaia-Mato Grosso avec Patrick Edel.



Joël Provansal (au centre) et Philippe Jamin (au premier plan) dans le delta de l'Okavango.
© Ph. Jamin / Sidoc

1970



B. Lengen au 1^{er} Forum de l'Adventure.
© B. Lengen

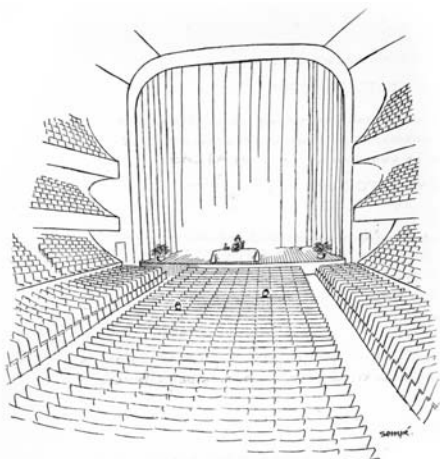
- **Lancement officiel de la Guilde** au 1^{er} Forum de l'aventure à Paris avec Paul-Emile Victor qui en accepte la présidence d'honneur à laquelle il restera fidèle jusqu'au bout, Patrice Boissy, président, Bernard Lengen, créateur de son célèbre logo, Pascal Bertin, Michel Fromont...



Projection par Gérard Delloye du film **Le Ciel et la boue** tourné en 35 mm sur une des dernières grandes explorations de la planète : la traversée pendant 7 mois, en 1959-1960, de la Nouvelle-Guinée à l'époque hollandaise, devenue Irian Jaya. Ce film deviendra un « film culte » de la Guilde.



Gérard Delloye © D. R. et *Le Ciel et la boue* © G. Delloye



« A peine m'enfonçai-je dans les steppes orientales de la Mandchourie que, tout de suite, un problème - terrible - se posa : "Pourrai-je supporter cette absence de contact, cette effrayante solitude ?" »

Invitation au 1^{er} Forum de l'aventure salle d'Iéna avec l'aimable autorisation de Sempé (la salle était quand même pleine...). © Sempé / Archives Guilde

- Chaque année, le Forum sera un événement majeur auquel la Guilde devra renoncer, ne pouvant plus disposer du Palais des congrès.



Soirée du Forum de l'aventure au Palais des congrès à Paris. Parmi de grands moments : la beauté et la pureté des images commentées du *Damien* dans les glaces de l'Antarctique en 1974 et, en 1991, sur trois écrans, celles d'Olivier Folliini sur le fleuve gelé du Zanskar. © Archives Guilde



Carton d'invitation au 17^e Forum de l'aventure. © O. Folliini / Explorer

1971

- Création des premières **Bourses de l'aventure** avec Lucien Pfeiffer (Pretabail) et Hugues Renaudin (Générale Sucrière).



Jérôme Dupuy, « Paris-Ouzbékistan 1996 », lauréat des Bourses de l'aventure. © J. Dupuy

Les premières Bourses...

Maurice et Katia Krafft furent les premiers lauréats en 1971 pour leur expédition « Volcans d'Indonésie ». Devenus célèbres volcanologues, ils disparurent avec l'éruption du mont Unzen, en juin 1991, au Japon.

Diane de Dieuleveult : « Philippe avait déjà l'expérience du Sahara, mais c'était notre première



grande traversée dont le moment fort a été le Ténéré, de Djanet à Ifrouane. Sans autorisations, avec nos véhicules légers, en toute autonomie, ce fut véritablement magique, comme si nous étions au centre de la Terre. La Bourse de l'aventure du ministère de la Jeunesse et des Sports, remise par Alain Colas, fut un beau cadeau et pratiquement notre seul soutien extérieur. Elle nous aida pour le film que nous avons tourné en super 8 qui permit le premier contact de Philippe avec la télévision. Ce soutien fut aussi pour nous l'occasion de rejoindre le clan des gens de la Guilde où nous connûmes d'autres amis, tel Patrice Franceschi qui préparait aussi sa première expédition. »



Jean-Marc Durou, lauréat en 1975 pour une méharée dans l'Aïr, est devenu un grand photographe du Sahara ayant publié de nombreux livres notamment en collaboration avec Théodore Monod.

Xavier Desalbres : « J'ai reçu en présence de Paul-Emile Victor une Bourse de l'aventure en 1972, pour la préparation de mes voyages de découverte en Bolivie, poussé hors des sentiers habituels aux voyageurs avec un esprit de recherche ethnologique. Il s'ensuivit la réalisation du film *Indiens des Andes* qui a été présenté dans le cadre de la Guilde avec l'idée de faire partager le goût de la connaissance de ces sociétés. Depuis, je suis installé au Paraguay pour y cultiver des essences de parfum. »

Erich Beaud, en 1981, âgé de 21 ans, entreprend l'ascension en cordée alpine du Gasherbrum II (8 035 mètres), avec Philippe Grenier et Christine

Janin ; à l'époque, ce sont alors de jeunes inconnus qui n'avaient jamais dépassé l'altitude du Mont-Blanc. « La Bourse de l'aventure a été la première marque de confiance reçue pour une expédition à laquelle personne ne croyait. » Erich est aujourd'hui l'un des meilleurs spécialistes de parachutisme extrême.



Jean-François Mongibeaux, lauréat d'une Bourse de l'aventure en 1973, remise par Henry de Monfreid. « La Bourse de l'aventure a marqué un tournant dans ma vie. Peut-être même que, sans elle, je ne serais pas grand reporter au *Figaro Magazine* aujourd'hui. En effet, fort d'une maîtrise de droit, je travaillais à l'époque dans une banque comme "jeune cadre dynamique" mais j'avais des fourmis dans les jambes et des rêves d'aventure plein la tête. Une fois au Paraguay, j'y suis resté... trois ans ! Et de retour en France, j'ai enfin pu réaliser ce dont je rêvais depuis toujours. Etre journaliste. Merci la Guilde ! »



Evelyne Coquet : « C'est en 1974 qu'avec ma sœur Corinne nous sommes parties à cheval pendant sept mois de Paris à Jérusalem sur les traces de Godefroy de Bouillon. Nous avions appris la bonne nouvelle de la Bourse de l'aventure alors que nous arrivions à Jérusalem et elle nous a permis de financer le rapatriement des chevaux. Par ailleurs, l'aspect prestigieux d'une bourse financée par la Fondation de France et attribuée par la Guilde était important pour nous. Mais la Guilde, c'est aussi un autre aspect : la possibilité de rencontrer d'autres "aventuriers" qui m'ont donné l'idée de repartir avec Frédéric en Amazonie puis à cheval en Ecosse avec notre fils Philippe dans un berceau. Ce fut une expérience unique qui a orienté toute une partie de ma vie et lorsque l'on regarde derrière soi, on est heureux d'avoir ce type de souvenirs. Bien sûr personnels mais aussi partagés avec les autres par les livres qu'ils m'ont inspirés. »



Aventure
n° 88 p. 9 et 10 (février 2000)

« FAIRE LE TOUR DU MONDE, C'EST D'ABORD FAIRE LE TOUR DE SOI-MÊME. »

Entretien avec Jacques Séguéla

Aventure : Quel rôle a pu jouer ton tour du monde en 2 CV dans ta formation puis ta carrière ?

Jacques Séguéla : La plus belle des universités, c'est le monde. Mon tour du globe a donc été mon professeur de vie. J'y ai appris la Terre et cette notion que n'enseigne pas la géographie, que le monde est à notre portée puisque l'on peut en faire le tour. Ce fut ma première leçon de mondialisation. J'y ai appris surtout les Terriens, en découvrant que l'on est toujours le sauvage de quelqu'un. Dans le Sahara, le patron c'est le Touareg, dans la Cordillère des Andes, le Mapuche. J'y ai appris enfin que faire le tour du monde, c'est d'abord faire le tour de soi-même. Et apprendre à s'assumer pour le meilleur et pour le pire.

A. : Quel « message » aurais-tu à transmettre pour les jeunes d'aujourd'hui ?

J. Séguéla : N'entrez pas dans la vie active sans avoir fait « votre voyage ». Il n'est pas besoin de courir bien loin pour apprendre les autres. L'Europe à notre porte a tant à vous donner. D'autant que demain ce sera votre nation. Mais que ce conseil un peu bourge ne vous rogne pas les ailes. A pied, en roller ou en ballon, donnez-vous de nouvelles frontières et le plus loin que vous pouvez.

Et que l'on ne me dise pas que c'est une question d'argent. L'argent n'a pas d'idées, seules les idées font de l'argent. Ayez des idées pour financer votre envolée.

A. : Et à des chefs d'entreprise qui pourraient les parrainer ?

J. Séguéla : Comptez sur vous avant de compter sur les entreprises. Aide-toi car le capital t'aidera. L'économie est à nouveau florissante, c'est le moment d'associer les entreprises à vos rêves. A la condition qu'ils soient des rêves concrets.

L'aventure pour l'Amérique, c'est fini. Il faut donner un but pour votre échappée belle. Ayez un but « négociable » qui puisse justifier, pour l'entreprise qui vous sponsorisera, votre investissement. Il n'y a plus de mécène, mais simplement des annonceurs qui attendent un retour médiatique des sommes investies, mais aussi un élément humanitaire, social ou culturel qui puisse ennoblir leur image. Mais qu'aucune de ces contraintes ne freine vos démanagements d'aventure. Vous connaissez ma devise : un con qui marche vaut dix intellectuels assis !

Propos recueillis par Patrick EDEL

Aventure
n° 88 p. 10 (février 2000)

1972

- Lancement des grands **Raids auto-moto Orion** menés pendant 10 ans par la Guilde avec Albert Sarallier et Grégoire Perrin : Paris-Ispahan-Kaboul (1972), Paris-In Salah (1973), Paris-Dakar (1974), Caracas-Rio (1976).



Raid Orion I en 1972 : quelques-uns des 200 motards sur la route de Kaboul. © Archives Guilde



Raid Orion de 1972 en Afghanistan (Albert Sarallier, au premier plan) et Raid Orion de 1973 dans le Sahara. © A. Sarallier / Gallimard



Raid Caracas-Rio, en 1976, organisé par Patrick Edel et Philippe de Dieuleveult (tous deux en haut à droite) : embarquement des véhicules sur le TCD Orage à La Rochelle. © Archives Guilde



Raid Caracas-Rio. © D. Lapied

1973

- **Agrément de la Guilde** par le Secrétariat d'Etat à la Jeunesse et aux Sports.

1977

- Création du **1^{er} Festival international du film d'aventure vécue** qui se tiendra pendant 13 ans à La Plagne et depuis 1992 avec la ville de Dijon.



Joël Provansal (à gauche) durant la première traversée du Spitzberg d'Est en Ouest, en ski de fond, et Christian Zucarelli (à droite). Une photographie qui deviendra le logo du Festival des premières années. © R. Henon / Sidoc



À gauche : Patrice Franceschi, prix du jeune réalisateur au 1^{er} Festival international du film d'aventure vécue à la Plagne. © Rusch Butaud
À droite : Pierre Schoendoerffer, président du jury à plusieurs reprises. © G. Plancheaute

- Organisation du premier **Grand raid cycliste Delhi-Katmandou** : 1 500 km de la vallée du Gange à l'Himalaya. Lui succéderont le tour de Ceylan, Java-Bali, la route des Incas...



Raid cycliste « La route des Incas », au Pérou (été 1981). Etape à 4 314 mètres. © Archives Guilde

1978

- Création de **la revue Aventure au XX^e siècle** qui deviendra, le siècle finissant à notre grande surprise, *Aventure*.
- Création du **Prix du livre d'aventure vécue** au Festival de La Plagne.



Yuichiro Miura, le skieur de l'Everest. Prix spécial du Festival en 1978, il reviendra présider son jury à Dijon en 2006. © Miura

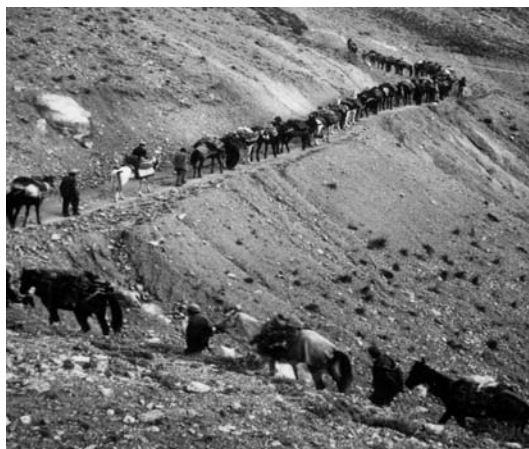
1980

● Création du **Magazine de l'aventure sur TF1** avec Jean-Claude Guilbert et Christian Prost. Cette émission rencontrera un succès croissant jusqu'en 1981 où elle sera malheureusement supprimée.

● Reprise des **Galas du ski**, de la montagne, de la mer, salle Pleyel. Ces célèbres galas créés durant l'entre-deux guerres ont donné lieu à des soirées historiques : présentation par Werner Herzog de son film sur Reinhold Messner en présence de celui-ci ; triomphe des Australiens qui, pour la première fois, ravissent la coupe de l'America aux Etats-Unis et, successivement, tous les grands noms

de la mer et de la montagne. Devant l'absence totale de soutien de la Mairie de Paris et l'augmentation des coûts, la Guilde finira par arrêter ces galas en 1989.

● Organisation des premières **Missions humanitaires en Ouganda et surtout en Afghanistan** où Alain Boinet et Patrice Franceschi mènent la première « caravane de l'espoir ». Celles-ci se développeront tout au long de l'occupation soviétique du pays.



Caravane afghane d'aide humanitaire pour le Panshir. © Archives Guilde

Les 29 présidents du jury du livre et les livres ayant reçu le Prix du livre d'aventure vécue (La Plagne), devenu Toison d'Or du livre d'aventure vécue (Dijon)

1978 : Jean Lartéguy
Le Voyage de Brendan,
de Tim Severin, Ed. R. Laffont

1979 : Roger Frison-Roche
Crinières au vent d'Asie,
de Stéphane Bigo, Ed. F. Nathan

1980 : Paul Guimard
L'Atlantique à bout de bras,
de Gérard d'Aboville, Ed. Arthaud

1981 : Roger Frison-Roche
Vivre pour voir,
de Pierre-Dominique Gaisseau,
Ed. R. Laffont

1982 : Roger Frison-Roche
Toubib des Tropiques,
du Docteur Lapeyssonnie, Ed. R. Laffont

1983 : Roger Frison-Roche
Ashuanipi,
de Alain Rastoin, Ed. R. Laffont

1984 : Roger Frison-Roche
La Mémoire du fleuve,
de Christian Dedet, Ed. Phébus

1985 : Bruno Rohmer
La Route des épaves,
de Yves Pestel, Ed. Albin Michel

1986 : Patrice Boissy
Le Marcheur du Pôle,
de Jean-Louis Etienne, Ed. R. Laffont

1987 : Yves Courrière
La Folle équipée,
de Patrice Franceschi, Ed. R. Laffont

1988 : Patrice Boissy
Ces Mondes secrets où j'ai plongé,
de Robert Sténuît, Ed. R. Laffont

1989 : Jean Raspail
Sarimanok,
de Bob Hobman, Ed. Grasset

1990 : Christian Dedet
Retour en Ethiopie,
de Marc de Gouvenain, Ed. Actes Sud,
coll. « Terres d'Aventure »

1992 : Paul Guimard
Nomade blanc,
de Philippe Frey, Ed. R. Laffont,
coll. « L'Aventure continue »

1993 : Jean Raspail
Pays perdu, avec les Maïa,
parias de l'Amazonie,
de Denis Richer, Ed. Phébus

1994 : Denis Richer
J'irai jusqu'au bout du monde,
de Jacqueline Ripart, Ed. R. Belfond

1995 : Denis Tillinac
Le Grand Chemin de Compostelle,
de Jean-Claude Bourlès,
Ed. Payot, coll. « Voyageurs »

1996 : Jean-Luc Marty
Atlantiques,
de Guy Delage, Ed. Ramsay

1997 : Jean-Paul Kauffmann
Le Secret sauvage,
de Stanislas de Haldat, Ed. Actes Sud

1998 : Jean-Christophe Rufin
Pieds nus sur la terre rouge,
de Solenn Bardet, Ed. R. Laffont

1999 : Philippe Tesson
100 jours pour l'Antarctique,
la grande traversée,
de Alain Hubert
et Dixie Dansercoer,
Ed. Labor (Belgique)

2000 : Gérard Janichon
Sur la piste du mammoth,
de Bernard Buigues, Ed. R. Laffont

2001 : Bernard Buigues
Vers Samarcande (Longue Marche II),
de Bernard Olivier, Ed. Phébus

2002 : Bernard Olivier
Vers le cimetière des éléphants (UK),
de Tarquin Hall, Ed. de Fallois

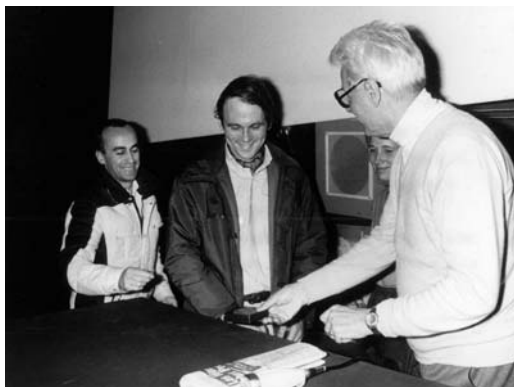
2003 : Jean-Pierre Perrin
Si loin du monde,
récit de Tavae,
en collaboration avec Lionel Duroy,
Oh ! Editions

2004 : Olivier Weber
Africa Trek,
14 000 kilomètres
dans les pas de l'Homme,
de Sonia et Alexandre Poussin,
Ed. Robert Laffont

2005 : Jean-Philippe Lecat
Arktika,
quatre ans d'odyssée sur la banquise,
de Gilles Elkaim, Ed. Robert Laffont

2006 : Dominique Bona
Salut au Grand Sud,
de Isabelle Autissier et Erik Orsenna,
Ed. Stock

2007 : Olivier Frébourg
Les Peuples oubliés du Tibet,
de Constantin de Slizewicz, Ed. Perrin



Roger Frison-Roche, président du jury du Prix du livre d'aventure vécue, remet celui-ci à Gérard d'Aboville pour *L'Atlantique à bout de bras*, (Editions Arthaud), élu à l'unanimité. © Rush M. Barett

- Création des **Bourses de l'aventure solidaire** financées par des entreprises.

- Création du **Festival international du film de grand reportage** avec la ville de Luchon.



Le jury admire le Trophée de la ville de Luchon.

De gauche à droite : Pierre Dominique Gaisseau (réalisateur du fameux film *Le Ciel et la boue*), Claude Collin-Delavaud (président de l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine), Joseph Grelier (vice-président de la Société d'Ethnographie, découvreur des sources de l'Orénoque et vice-président de la Société des Explorateurs), Patrick Edel, Jean Peyrafitte (sénateur-maire de Luchon). © Domy



Pierre Desgraupes interrogé par Edward Behr pour la revue *Aventure* spécial Festival de Luchon en 1983. © C. Doucé / Antenne 2

- Création du **Forum international du film sportif** avec la ville de Biarritz. Parmi les projections, deux films où le sport à un sens : *Survival Run* et *Les Chariots de feu*.



Remarquable *Survival Run*, tandem avec un non-voyant dans le marathon le plus dur du monde. © Pyramid Films

Les Chariots de feu retrace les destins contrastés de deux grandes figures de l'athlétisme anglais : Harold Abrahams et Eric Liddell. Héros des jeux Olympiques de 1924, Abrahams et Liddell parvinrent à la victoire par des voies opposées : le premier poussé par un ressentiment aigu, une amertume que son triomphe même ne put effacer ; le second porté par une foi absolue qui transcendait les obligations sociales et la raison d'Etat. Ces deux vocations, contrariées, et finalement victorieuses, illustrent l'esprit d'une génération confiante : ces hommes surent aller au bout d'eux-mêmes, de façon exemplaire, au nom d'un idéal sportif aujourd'hui menacé de toutes parts (voir les entretiens avec le producteur David Puttnam et Hugh Hudson dans *Aventure au XX^e siècle* n° 16 p. 28-29).

1981

- **Reconnaissance d'utilité publique** de la Guilde par décret du 21 décembre 1981.

- **Festival décembre 1981.** Avant même qu'elles ne soient diffusées à la BBC, Bob Saunders arrive au Festival avec les inoubliables images de Franck Hurley, ***South with Shackleton***, présentées pour la première fois au public.



Expédition « Endurance » 1914-1916 :

Ci-dessus : *L'Endurance* broyée par les glaces.

Ci-dessous : L'équipage qui demeure sur Elephant Island salue le départ de Shackleton qui, sur une barque, part pour un voyage de 800 miles en quête de secours.

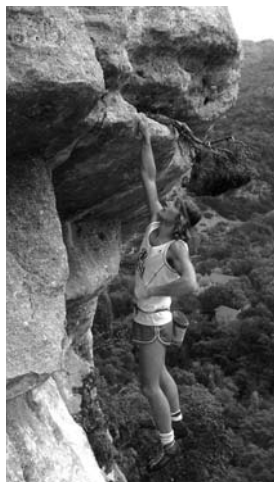
© avec l'aimable autorisation de la Royal Geographic Society / Sidoc



1982



13 janvier 1982 – Remise des Bourses jeune découverte pour les meilleurs projets de 16/18 ans par Paul-Emile Victor (bourses créées par la Fondation de France et la Guilde européenne du raid). © S. Moreau



● Festival décembre 1982.

Les impressionnantes et superbes images de Jean-Paul Janssen révèlent Patrick Edlinger avec **La Vie au bout des doigts**. Le jury (dont Wally Herbert) pensait lui décerner le Grand prix mais un célèbre montagnard, moins impressionné, en décida autrement... Le prix sera décerné à *La Traversée de l'Atlantique en planche à voile* de Christian Marty (tragiquement disparu avec *Le Concorde*) réalisé par Philippe Lallet.

Image de couverture de la revue *Aventure au XX^e siècle* n° 17 (janvier 1993) spécial La Plagne : Patrick Edlinger cent mètres au-dessus du vide. © Jean-Paul Janssen

1983



© Archives Guilde

● Création du **Forum d'Agen** avec François d'Arthuis : ce Forum des Solidarités Nord Sud réunira les ONG françaises et leurs invités pendant 22 années à Agen puis, en 2005, à Marseille. Il rythmera l'évolution des ONG d'urgence et de développement et leurs partenaires (entreprises, collectivités territoriales, pouvoirs publics, ONG du Sud). Outre l'actualité des ONG, un thème y est traité chaque année : ONG-entreprises, enfants des rues, micro-crédits...

● Création des **Dotations des Solidarités Nord Sud**. Le premier lauréat doté par *Paris-Match* est une petite association qui deviendra Handicap International. Ces dotations sont toujours attribuées chaque année au cours de deux sessions, au printemps et à l'automne.



Au Forum d'Agen : Bernard Kouchner, secrétaire d'Etat, Patrick Edel et Pierre Guillaume, qui fut le premier à évacuer en 1954 les boat people lors de l'arrivée des communistes au Nord Vietnam, mais qui n'appréciait pas toujours d'être appelé le « Crabe-Tambour »... © Archives Guilde

« **Il y a vingt ans**, les victimes de l'Empire soviétique mobilisaient les hommes libres et, avec les *French Doctors*, émergeait une nouvelle génération d'organisations après les tiers-mondistes des années soixante et les "historiques". Volontaires d'Afghanistan ou des camps de Thaïlande retrouvaient, aux premiers Forums d'Agen, ceux qui les avaient précédés dans les chantiers du développement. Après l'effondrement soviétique, inspiré tant cette masse paraissait forte de son inertie, le relâchement de la pression maintenue par le monde bipolaire ouvrait une ère de désintégration avec la multiplication de conflits locaux aux enjeux limités mais aux conséquences dramatiques pour les populations. Lui a répondu une multiplication croissante – et heureuse – des acteurs, la démarche des ONG gagnant au fil des ans l'ensemble des composantes de la société : coopération décentralisée, humanitaire d'Etat et activités civilo-militaires, entreprises (chartes éthiques et développement durable), Banque Mondiale, organisations socioprofessionnelles... accueillis à tour de rôle au cours des Forums d'Agen. »

par Patrick EDEL

Aventure
n° 96 p. 2, extrait de l'éditorial (automne 2002)



Le père Ceyrac illuminera à plusieurs reprises le Forum d'Agen de sa présence. © Archives Guilde

Pour un Sourire d'Enfant Phnom-Penh, Cambodge

Tout a commencé au Forum d'Agen en 1983 : une amie proposait à Christian, prêtre traité depuis peu et disponible, de coordonner l'action du SIPAR qui travaillait au redressement de l'enseignement primaire au Cambodge.

Nous découvrons un pays exsangue qui, après 25 ans de guerre, avait du mal à se remettre de ses profondes blessures : perte des repères moraux, familles déstructurées, démographie galopante, enseignement sinistré, comme tout le reste... Un pays où les

violences subies par les enfants sous le régime khmer rouge étaient reproduites aujourd'hui par les parents qu'ils étaient devenus, ce qui mettait les enfants actuels dans une situation déclarée par l'UNICEF comme la pire au monde : mortalité infantile énorme, malnutrition touchant 40 % d'entre eux, nonaccès aux soins et, surtout, une maltraitance et une exploitation insupportables.

Mais nous avions aussi découvert avec horreur la décharge de Phnom Penh. Là, sur un immense terrain d'ordures fumantes, dans une odeur pestilentielle et au milieu de myriades de mouches, des centaines d'enfants fouillaient dans les ordures. En loques, un grand sac crasseux sur le dos et pieds nus dans les immondices dans lesquelles ils enfonçaient jusqu'aux genoux, ils cherchaient des bouts de plastique ou de carton et aussi de quoi manger car aucun d'entre eux n'avait mangé de la matinée.

Nous qui pensions avoir tout vu, dans les bidonvilles en Inde, dans les camps de réfugiés au Liban, en Afrique... C'est vrai que partout la misère se ressemblait. Mais ici, elle s'accompagnait d'une maltraitance proche de la folie, que nous n'avions jamais vue à ce point et dont les enfants nous disaient souffrir plus que de la misère et de la faim.

Nous sommes rentrés en France alerter nos familles, nos amis proches, les financeurs présents au Forum d'Agen et récolter de quoi démarrer un programme d'urgence.

A ce jour, un peu plus de 8 ans plus tard, plus de 4 000 enfants sont pris en charge dans l'un ou l'autre de nos programmes.

par Marie-France et Christian DES PALLIÈRES

Aventure
n° 102 p. 21 (novembre 2004)



Christian et Marie-France des Pallières et leurs enfants. La famille des Pallières présente, à l'occasion du Forum, le diaporama et le livre issus d'un voyage autour du monde entièrement tourné vers l'enfance. Christian sera tour à tour trésorier et président de la Guilde. © Ed. Albin Michel



1984

- Création par la Guilde de la **Coordination d'Agen** regroupant 17 des principales ONG françaises, pour la plupart de nouvelle génération (AICF, Médecins sans Frontières, Aide et Action, etc.).

- Lancement de la collection de livres **Aventure au XX^e siècle** chez Albin Michel.



Le film *Flyers*, Prix spécial du 8^e Festival international du film d'aventure vécue de La Plagne en 1984, sera l'un des documents exceptionnels présentés lors du « Triomphe de l'aventure », soirée du film du 14^e Forum de l'aventure, organisé par la Guilde européenne du raid dans le grand auditorium du Palais des congrès, Porte Maillot à Paris. Il sera aussi présenté à La Géode (à Paris). © Archives Guilde

1985

- **Festival international du film de mer** organisé avec la ville de Nantes puis avec les Sables d'Olonne en 1989.
- **Jumelage Antony-Paghaman.**



Sous la présidence d'Alain Poher, président du Sénat, jumelage en février 1985 entre la commune d'Antony et de Paghaman en Afghanistan occupé. De gauche à droite à la tribune : commandant Abdul Haq, Alain Poher, Patrick Devedjian, maire d'Antony et Patrick Edel. © Archives Guilde

1987

- Création de la **radio « Aventure FM »** avec le SIRPA (Service d'information et de Relations Publiques des Armées), le groupe Bayard et les Scouts de France.

1988

- Lancement des **programmes de la Guilde au Liban** par Michel Hugues et Patrick Edel. Michel Hugues, pendant 10 ans à Beyrouth, développera différents programmes financés par l'Union Européenne, le ministre français des Affaires étrangères et la Fondation Follereau.

- **Solidarité Liban**, avec Caroline de Raimond, lance des parrainages de familles, toujours en cours aujourd'hui.



Caroline de Raimond et le patriarche maronite Monseigneur Sfeir. © D. R.

1989

- **Création du Festival international de la mer** aux Sables d'Olonne et lancement de la Flottille Saint-Jacques : 70 bateaux et 500 personnes aux Journées Mondiales de la Jeunesse.

1990

- **Découverte de l'aventure** réalisé par Chantal Edel et Gaële de La Brosse aux Editions Gallimard.



Couverture du livre : *Découverte de l'Aventure*, Ed. Gallimard / Espace Kronenbourg Aventures (février 1990). © Gallimard

- Création, avec Gaële de La Brosse, de la première **Université d'automne des Chemins de Saint-Jacques** à Rodez et lancement d'un programme de plusieurs années sur ce thème avec le Conseil régional Midi-Pyrénées.

- Création des **Bourses de l'aventure de la Mairie de Paris**. La nouvelle municipalité « municipalisera » cette initiative associative.

1991

- Lancement du programme d'échanges de jeunes **Solidarité balte**.



Chute de la statue de Lénine à Vilnius, lors de la mission Solidarité balte en Lituanie. © E. de Gineston, H. Destremau

- **Transeuropéenne**, course-relais de 4000 km de Saint-Jacques-de-Compostelle à Czystochowa (Pologne) par 12 patineurs des différents pays de la Communauté européenne.



© Gianni Basso / Guide du raid

1992

- Dans le cadre des Ecrans de l'Aventure, Festival international du film d'aventure vécue de Dijon, plusieurs **colloques** ont été organisés à la FNAC de Dijon par Gaële de La Brosse. Le premier a été consacré à Joseph Conrad (1992). Les éditions suivantes, dont les actes ont été publiés dans la revue *Figures* éditée par le Centre Gaston Bachelard de Recherches sur l'Imaginaire et la Rationalité (université de Bourgogne), ont abordé des thèmes mythiques de l'aventure : Chercheurs d'or (1993) ; Les feux de l'aventure (1994) ; Les vents d'aventure (1995) ; La quête, territoires imaginaires de l'aventure (1996). Parmi les nombreux intervenants : Sylvère Monod, François Cheng, Régis Boyer, Miriam Cendrars, Claudine Vincenot-Guihéneuf.

- **Compagnons-Pèlerins sur les chemins de Saint-Jacques**, marche du Puy-en-Velay à Conques par 6 jeunes Français et 6 jeunes d'Europe de l'Est.

Quels sont pour vous les événements significatifs de l'évolution de l'action humanitaire ces dix dernières années ? Et en quoi le Forum d'Agen a-t-il pu y contribuer ?

Quelques réponses à l'occasion du X^e Forum d'Agen.

C'est la place de plus en plus grande prise par l'urgence dans l'action humanitaire. La pression de l'actualité, la réussite de l'action « sans frontières », tout cela contribue à enflammer les enthousiasmes, à galvaniser les énergies et stimuler la générosité. De plus, les résultats sont immédiats et les fonds faciles à collecter. Le développement au contraire est une œuvre de longue haleine, les médias n'en parlent que pour signaler les échecs, les résultats sont longs à venir, les fonds difficiles à collecter. La médiatisation du Forum d'Agen a contribué à cette évolution.

par André RÉCIPON

Président d'honneur de l'Association Française Raoul Follereau

Le Forum d'Agen a joué un rôle essentiel dans cette prise de conscience des ONG qu'elles formaient un monde à part entière, qui pouvait améliorer ses techniques dans tous les domaines. Il a permis une confrontation des expériences, des prises de position communes, et donc une affirmation progressive de « l'identité humanitaire » au cours de la décennie passée.

par Sylvie BRUNEL

Directeur général de l'Action Internationale Contre la Faim

Au niveau de la concertation et de la confrontation des expériences, le Forum a joué un rôle de premier plan, d'autant qu'il a réussi à faire se rencontrer les petits et les grands. Ceux du terrain et ceux de la communication. Ceux de l'urgence et ceux du développement. Mais le plus important peut-être au plan de l'évolution de l'action des ONG, c'est d'avoir consacré un forum au problème crucial de demain : la ville, alors que l'essentiel des efforts, des financements et des discours sont encore largement tournés vers le monde rural. Pour ces deux raisons et bien d'autres encore : bon anniversaire.

par Jean-Michel RODRIGO

Responsable de l'information du Comité Français Contre la Faim

Le Forum d'Agen est l'antichambre de nos actions, de nos combats, il est le tremplin et la passerelle qui nous permet de nous rencontrer, d'échanger et d'espérer.

par Patrick SEGAL

Président d'honneur de Handicap International

L'intégration du monde humanitaire dans le « paysage socioculturel » occidental est certainement le fait majeur de ces 10 dernières années. Le Forum d'Agen y a contribué à travers la mise en évidence d'une certaine professionnalisation des ONG et de la crédibilité du discours des responsables associatifs.

Le renforcement du partenariat avec les pouvoirs publics en est une des conséquences positives. Par contre, j'y vois le risque de deux dérives majeures : une certaine « banalisation » de l'aide humanitaire privée qui éloigne les ONG de leur « base militante », et l'appropriation par l'Etat du concept d'aide humanitaire.

par Philippe CHABASSE
Codirecteur de Handicap International

Durant ces dix dernières années, les ONG se sont, globalement, professionnalisées sur le terrain mais aussi dans leur gestion et leurs collectes de fonds engendrant même parfois la concurrence. Ce que j'ai apprécié au Forum d'Agen, c'est son ambition de réunir et de fédérer des Organisations de Solidarité Internationale (OSI) intervenant de façons très diverses dans les pays du Tiers-monde. Il a contribué ainsi à renforcer l'expression collective de la coordination des OSI en leur permettant une réflexion sur les enjeux de la coopération et les nécessaires changements pour être plus performantes dans leurs interventions.

par Bernard HOLZER
Secrétaire Général du CCFD

Les trois événements les plus significatifs sont – sans ordre hiérarchique – 1) l'introduction d'un certain professionnalisme, 2) la reconnaissance internationale, 3) l'irruption massive des Etats. Dans un contexte mondial radicalement transformé, ces évolutions, qui sont d'ailleurs toujours en cours, placent le mouvement humanitaire dans une situation nouvelle : nouveau scénario, sans doute plus complexe, nouveaux acteurs, guère plus faciles que les précédents, et tout cela devant un public sans doute plus sceptique, donc plus exigeant. S'il est peu plausible que le Forum ait directement contribué à la disparition du communisme (quoique...), les échanges qu'il favorise, les débats qu'il met sur la place publique ont sans doute permis de mieux accepter l'exigence de professionnalisme, et donc, dans une certaine mesure, la reconnaissance internationale. Bon anniversaire, donc !

par Rony BRAUMAN
Président de MSF

En dix ans, le paysage des ONG françaises s'est profondément modifié. Nous sommes passés de la dispersion à la recherche d'une plus grande cohésion. Nous ne mendions plus devant les pouvoirs publics, et négociations aujourd'hui une contractualisation de nos rapports. Surtout, nous sommes passés d'actions très idéologiquement marquées et globalisantes à la recherche d'une véritable efficacité de terrain, qui puisse se mesurer en termes économiques. Incontestablement, l'arrivée, au début des années 80, des « urgenciers » et des « sans frontières » a créé un choc ; le Forum d'Agen, en organisant un lieu de rencontres et d'échanges, a largement contribué à dépasser ce choc initial et à faciliter le temps des évolutions. Pour les années 90, les ONG devront trouver leur juste place entre l'idéologie et le tout économique, qui ne nous distinguerait plus d'une entreprise.

Le réalisme et la volonté d'efficacité ne devront jamais nous faire oublier nos objectifs de solidarité et de justice.

par Alain PECQUEUR
CLONG/Afrique verte

Trois éléments d'évolution en dix petites années :

- Reconnaissance du « fait humanitaire » qui devient une institution... avec d'inévitables dérapages et une confusion regrettable entre l'humanitaire et le politique.
- Professionnalisation : la générosité seule ne suffit plus. Il faut du savoir-faire et du faire-savoir pour répondre aux enjeux du développement et aux attentes d'une société civile du Sud de plus en plus forte. Les acteurs de coopération évoluent donc fortement... mais peut-être insuffisamment.
- Fin des blocs : la disparition du référent « bloc de l'Est » amène son lot de doutes, d'interrogations et de troubles. Les drames locaux ne sont plus des enjeux planétaires et ils n'en sont que plus dramatiques... A l'inverse, la prise de conscience mondiale des problèmes d'environnement est aujourd'hui possible. Le Forum d'Agen aura permis de suivre ces évolutions, suscitant le débat autour des faits observés, amenant ainsi nos ONG à une remise en question permanente et indispensable !

par Bruno REBELLE
Directeur général de Vétérinaires Sans Frontières

Textes issus de
Aventure au XX^e siècle
n° 59-60 p. 3 à 5 (automne 1992)

1993

- Création du programme **Solidarités Etudiantes** qui assure un lien entre les initiatives étudiantes et les ONG.
- Lancement du programme **Solidarité Mékong** au Cambodge avec notamment les Enfants du Mékong et création d'un premier centre de formation professionnelle à Ampil puis à Sisophon par Hubert Paris.
- **Premiers volontaires Guilde**, dont Thomas Sineux, qui créent les filières bilingues au Vietnam, jusqu'en 1999. Ils sont aussi les premiers enseignants occidentaux depuis 1975.
- Début de la gestion des **volontaires de Solidarité Internationale** par Michel Genty qui en assurera le suivi pendant 10 ans au siège de la Guilde.

- Participation à la création d'un **Comité France-Pays du Mékong** regroupant les ONG françaises y travaillant, suite à une table ronde Cambodge-Laos-Vietnam organisée par la Coordination d'Agen et Vincent Rattiez dans le cadre de la Commission coopération développement.

1994

- Lancement des **Missions de France** qui envoient toujours chaque été plus de 300 jeunes bénévoles à travers le monde, prenant en charge le coût de leur mission.
- Organisation du **Grand Raid** à la demande d'une mission interministérielle de lutte contre la toxicomanie : 200 jeunes défavorisés venant, par équipe de 6, avec leurs éducateurs (y compris de Fleury-Mérogis), dans les Pyrénées. Découverte par les éducateurs du rôle que la Guilde peut jouer en matière d'insertion des jeunes.

- **Annonce au Forum d'Agen**, par le Premier ministre Edouard Balladur, de mesures pour le volontariat dont un nouveau décret très attendu.



1995

- Parmi les **événements du Festival du film**, des avant-premières de long-métrages en parallèle de la sélection réunie par Cléo Poussier :

1995 : *Apollo 13*, en présence du commandant de bord James Lovell, avec Tom Hanks dans le rôle de James Lovell.
 1999 : *Himalaya, l'enfance d'un chef* réalisé par Eric Valli, Grand prix du Festival 1988 et produit par Jacques Perrin.

Ci-contre : James Lovell, commandant de la mission Apollo XIII.
 Ci-dessous : image du film *Himalaya, l'enfance d'un chef*.
 © Archives Guilde



1997

- Lancement, avec la région Lorraine, du premier **Forum des initiatives d'insertion** et proposition d'un programme **Aventure-Insertion** pour les jeunes en difficulté.

1998

- Création, avec l'Assemblée permanente des chambres de métiers, du programme **Cosame** (Coopération et soutien aux artisans et micro-entreprises du sud). Celui-ci envoie toujours des volontaires **Artisans sans Frontières**.

- Création du **Centre de formation aux métiers** de l'industrie à Phnom Penh, cofinancé par l'Union Européenne, avec Stéphane Lambert.

1999

- Création de **l'Agence des Micro-Projets** qui développe, au-delà des dotations attribuées par la Guilde, un centre de ressources organisant des formations en amont pour les porteurs de projets puis, en aval, des évaluations permettant plusieurs années après d'attester d'un excellent pourcentage de pérennisation.

- Création au Cambodge d'un nouveau **Centre de formation professionnelle** consacré aux métiers du bâtiment, avec Jean-Pierre Vaganay.

2000

- Création du **site Internet** de la Guilde.

- Organisation, à Agen, du **1^{er} Forum international du micro-crédit** en France avec Jacques Attali et Muhammad Yunus. Il est ouvert par Boutros Boutros-Ghali, secrétaire général de l'Organisation internationale de la francophonie.



Muhammad Yunus, Jacques Attali et Patrick Edel. © Archives Guilde

2002

- **20^e Forum d'Agen** avec les deux ONG prix Nobel de la paix, présentes depuis le 1^{er} Forum : Médecins sans Frontières et Handicap International.

- Lancement des **Cafés de l'aventure** avec Edouard Cortès, Sylvain Tesson, Olivier Archambeau et la Société des explorateurs français.

- Lancement d'un programme **Solidarité-entreprises** avec la CFE-CGC.

2003

- 30 ans après le raid auto-moto **Paris-Ispahan-Kaboul**, organisation avec Edouard Cortès et Olivier Weber, en partenariat avec *Le Point*, d'une mission culturelle et scientifique Paris-Kaboul qui donnera lieu à plusieurs livres, films documentaires, expositions...



Expédition Paris-Kaboul. © I. Vayron

2004

- Création en Palestine, à Naplouse, de **Darna**, maison des associations cofinancée par le ministère français des Affaires étrangères, qui, trois ans après, accueille 78 associations palestiniennes.



Préparation du festival « Naplouse nous t'aimons ». © Darna

2005

- Opération de soutien aux pêcheurs indonésiens après le tsunami.

- Le **Forum d'Agén se tient à Marseille**, à nouveau co-organisé avec PlaNet Finance et accueillant des acteurs de la micro-finance du monde entier.



© PlaNet Finance

lancée par la Guilde (savons et infusions de Naplouse, semoule du Maroc...).

- Création des **Bourses de l'aventure SPB** pour jeunes de tous âges.

- Nouvelle édition de **Carnets d'Aventures** aux Presses de la Renaissance.

2007

- Programme **post-urgence** dans le sud Liban financé par la Délégation à l'action humanitaire du ministère des Affaires étrangères.

- Premiers projets au Maroc avec Youssef Haji et premiers produits de commerce solidaire avec la marque « **Darna solidaire** »



Les 29 présidents du Festival international du film d'aventure et les films ayant reçu le Grand prix du film d'aventure vécue (La Plagne), devenu Toison d'Or du film d'aventure vécue (Dijon)

2007 : Patrice Franceschi
Celebration of flight
de Lara Juliette Sanders

2006 : Yuichiro Miura
Amazonian vertigo
de Evrad Wendenbaum

2005 : Bernard Voyer
Coast to coast « A piece of my heart »
de Olivier Aubert et Mike Blyth

2004 : Guillaume de Monfreid
Sur le fil des 4 000
de Gilles Chappaz

2003 : Pierre Schoendoerffer
La Longue trace
de Mike Magidson

2002 : Jean-Loup Chrétien
Secours en montagne
de Pierre-Antoine Hiroz

2001 : Catherine Maunoury
La Grande cordée
de Gilles Chappaz

2000 : Kurt Diemberger
Voisin des nuages
de Franck Cuvellier

1999 : Dmitry Shparo
Antarctica.org
de Michel de Wouters

1998 : Jacques Bothelin
La Marche dans le ciel
de Pierre Barnerias

1997 : Tony Bullimore
Alone to the North Pole
de Sam Hall

1996 : Sir Peter Blake
B-29 frozen in time
de Michael Rossiter

1995 : James Lovell
Le Gaz mortel du lac Nyos
de Antoine de Maximy

1994 : Sir Edmund Hillary
Apollo 13 - To the edge and back
WGBH

1993 : Gérard d'Aboville
Le Tour du monde en 80 jours
Thalassa

1992 : Pierre Fyot
La Traversée du Pacifique
de Laurent de Bartillat

1989 : Jean-François Deniau
Emel Shan
de Gilles Santantonio

1988 : Jean-Claude Barreau
Chasseurs de miel
de Eric Valli, Diane Summers
et Alain Majani

1987 : Paul-Emile Victor
Le Défi du Zaire
de Luc-Henri Fage

1986 : Pierre Schoendoerffer
Papy pôle
de Laurent Chevallier

1985 : Yves Ballu
Christophe
de Nicolas Philibert

1984 : Pierre Barret
The Longest row
de Peter Bird

1983 : Paul-Emile Victor
Paroi en coulisse
de Laurent Chevallier

1982 : Pierre Schoendoerffer
La Traversée de l'Atlantique en planche à voile
de Philippe Lallet

1981 : Hugo Pratt
South with Shackleton
de Franck Hurley

1980 : Paul-Emile Victor
Où vas-tu Basile ?
de Denis Ducroz

1979 : Bob Saunders
El Capitan
de Fred Padula

1978 : Roger Frison-Roche
La Rivière sauvage de l'Everest
de Terry Elgar

1977 : Eliane Victor
Fortune de mer
de Olivier de Kersauson



Festival international du film d'aventure de Dijon (octobre 2001). De gauche à droite : John Andersen (Danemark), Bertrand Picard (Suisse), Mike Horn (Suisse), Hubert de Chevigny, Borge Ousland (Norvège), Jean-Louis Etienne et Patrice Franceschi. © Ph. Caron Corbis / Sygma



ULM, raft, kayak, spéléo ont été les ingrédients de l'expédition *Entre ciel et glace* ayant réussi pour la première fois la descente intégrale de la Jökulsá river en Islande. Le film de Bruno Cusa a obtenu le 7 d'Or du Festival de La Plagne et sera projeté lors du « Triomphe de l'aventure », soirée exceptionnelle du Forum de l'aventure, organisé par la Guilde européenne du raid au grand auditorium du Palais des congrès, Porte Maillot à Paris. © R. Gregoire



En 2002, 50 ans jour pour jour après son départ pour la traversée de l'Atlantique, Alain Bombard est de retour au Festival de Dijon. C'est l'occasion de créer le prix qui portera son nom, pour récompenser une aventure comportant un enseignement pour l'avenir. © Archives Guilde

Morte l'aventure ?

- Morte l'aventure ?
- Finie... fichue ?

Allons donc. Seuls le prétendent les moroses, les maussades, les tristes, les snobs qui en savent toujours plus long et à qui « on ne le fait pas », qui « ne marchent pas ».

Mais ceux pour qui, comme moi, l'aventure, ce n'était pas seulement hier, mais c'est aujourd'hui et ce sera demain, ceux-là savent bien que c'est faux.

Ce n'est pas parce que les véhicules chenillés, les motoneiges, les hélicoptères ont remplacé les chiens et les traîneaux, ce n'est pas parce que, dans les bases polaires, les « rations » ressemblent aux repas copieux, élaborés et variés du bourgeois moyen, ce n'est pas parce que souffrir ne fait presque plus jamais partie du lot, que l'aventure n'existe plus.

Aujourd'hui, comme autrefois, jadis et même naguère, l'aventure est dans le cœur de l'homme. Elle ne lui est pas extérieure. Elle comporte nécessairement un risque. Qui peut aller parfois jusqu'à la mort et qui lui donne ainsi son authenticité. Ce risque, ce danger sont conditions nécessaires. Mais pas suffisantes. Se lancer aux heures de pointe à travers la place de l'Opéra à Paris ou Times Square à New York, c'est, certes, une aventure qui comporte un risque réel. Ce n'est pas de cette aventure-là dont je veux parler. Celle-ci pourrait prendre un A majuscule, si cela ne paraissait pas grandiloquent.

Qu'est-ce qui lui donne le droit d'être ennoblée ?

Il n'y a pas d'aventure véritable, dans le sens que je donne au mot, si l'homme n'en sort pas agrandi, enrichi.

Elle peut être gratuite, comme de gravir une montagne, de traverser l'Atlantique en bateau à rames. Elle peut être sportive comme la croisière du Spitzberg au Cap Horn. Elle peut être personnelle comme celle de ce jeune couple qui s'est marié dix fois suivant les coutumes locales rencontrées entre la Turquie et l'Inde. Elle peut être familiale comme celle de ce jeune ménage qui bourlingue en bateau autour du monde au gré de sa fantaisie avec d'abord un, puis deux, et maintenant trois enfants. Elle peut être intéressée comme celle des prospecteurs. Elle peut être scientifique – et je ne parle pas des chercheurs de laboratoires, mais de celle de l'exploration moderne.

« Exploration ». Un mot dont il faut se méfier et qu'il ne faut utiliser qu'avec prudence. Qui, en effet, aujourd'hui, n'en fait pas ? Qui, aujourd'hui ne s'intitule pas « explorateur » ? Il suffit de faire un voyage de tourisme non organisé, seul ou en groupe, et de ramener photos et films dans lesquels tous signes de civilisation occidentale ont été soigneusement dissimulés et qui ne représentent que le plus florissant folklore...

Certes : il faut se méfier de ce mot, ne fusse qu'à cause de la définition qu'en donne la toute dernière édition du *Petit Larousse* : « explorateur : personne qui va à la découverte dans un pays ». Vous notez bien : « à la découverte dans un pays » et non pas « à la découverte d'un pays ». Tous les hippies qui, il y a quelques années, envahissaient Katmandou et sa vallée pourraient donc, d'après le *Petit Larousse*, se prévaloir du beau titre d'explorateur...

« Explorer : visiter un pays, un endroit en l'étudiant avec soin » (toujours le *Petit Larousse*).

Mes amis de chez Larousse, vous feriez bien de revoir vos fiches. Permettez-moi de suggérer ce qui suit : « explorer : sens

étymologique = partir à la découverte d'une région, d'un pays inconnu ou peu connu. Aujourd'hui : faire de la recherche scientifique appliquant les techniques de l'exploration ».

[...] L'aventure n'est pas externe à l'homme, mais dans son cœur. L'aventure existe donc aujourd'hui. Comme elle existait hier. Comme elle existera demain et dans un siècle et dans mille ans, tant qu'il y aura un homme poussé par la curiosité, la soif de savoir ce qu'il y a derrière son horizon, celui de la colline qui barre la vallée où il a construit sa maison. Mais l'aventure est aussi essentiellement une expérience personnelle, individuelle, qu'elle soit vécue seule ou en groupe.

On me demanda un jour si je partirais pour la Lune avec une chance sur dix d'en revenir, et donc 9 chances sur 10 d'y rester. Je répondis sans hésiter que oui, bien sûr. Vous auriez dû voir la stupéfaction se peindre sur les visages autour de moi. Essayez : vous verrez... Il est évidemment facile de répondre « oui » lorsque les possibilités de réalisation sont nulles. Mais, croyez-moi, si l'occasion s'en présentait, rares seraient ceux qui la saisiraient aussitôt. Je crains bien que pour la plupart, l'aventure n'est justifiée que si elle peut être racontée. Toutes proportions gardées, c'est la mentalité du touriste qui voit beaucoup de choses mais ne regarde rien, trop occupé et préoccupé qu'il est à faire des photos pour pouvoir, à son retour, réunir ses amis et raconter... Faut-il, pour que l'aventure existe, qu'il se soit passé quelque chose (à raconter, s'entend...) ?

Un jour, au centre du Groenland, après un parachutage réussi, l'un d'entre nous me dit :

– PEV, vous avez la *baraka*, trop de *baraka*. Il ne se passe jamais rien. On finit par s'emmerder ici...

Il ajouta :

– Oui, un incident, du danger, un accident, quelque chose, quoi ! Cet homme raisonnait trop avec sa tête, ne sentait pas assez son cœur. Il était trop rationaliste, pas assez poète.

Pour lui, l'aventure était morte.

Elle ne l'a jamais été pour moi.

par Paul-Emile VICTOR

Aventure au XX^e siècle
n° 14 p. 19-20 (janvier 1982)



Roger Frison-Roche et Paul Emile-Victor, présidents des jurys du Festival à La Plagne. © J. Catin / Gamma

L'âme de l'aventure



Jean-Marie Rouart.
© S. Bassouls

Les temps ont beau changer, la terre ressembler à un vaste jardin public dans lequel se promènent des touristes du dimanche, les mers à de grandes flaques malodorantes où barbotent des pétroliers, les cieus se couvrir çà et là de gros champignons vénéneux, il y en a heureusement qui ne se découragent pas. Peut-être parce que ce sont des optimistes fonciers, ou qu'ils ont les yeux fixés sur cette étoile mystérieuse qui les appelle – ce n'est parfois qu'une étoile intérieure qu'on nomme alors une idée, un rêve. Ils partent à la recherche de cet or sans lequel la vie n'a ni prix ni saveur, l'aventure.

Sont-ils des survivants qui nagent à contre-courant, des rescapés d'un autre âge ? L'aventure autrefois semblait au coin de la rue. Elle était une donnée importante de l'existence. L'idée du risque imprégnait tout et on ne concevait pas la vie autrement. Le souci de la carrière existait mais on lui préférait la recherche de la gloire – « cette fumée pour laquelle on fait tant de choses », disait Suffren. C'est aussi ce qu'avaient dû penser à leur manière Alexandre, Alcibiade, César, l'empereur Julien et combien d'autres... Aujourd'hui, qui le dirait, sait-on encore ce que ce mot veut dire : on le confond avec sa sœur frivole, la célébrité. La dernière vague des grands aventuriers est venue mourir éteinte sur la grève molle de notre siècle : Jack London, Conrad, le colonel Lawrence, Malraux. Ils nous ont laissés méditer sur leurs rêves brisés.

L'aventure pourtant n'est pas morte. Ce sont ses rameaux desséchés qui le sont : l'exotisme, qui a sombré avec les *charters* et leurs invasions d'hommes nouveaux aux objectifs greffés sur les yeux ; l'héroïsme qui, dans les grandes boucheries locales, subsistait comme une forme anachronique de l'esprit chevaleresque n'a pas résisté au napalm, aux génocides scientifiques, aux guerres bactériologiques.

Paradoxalement, jamais comme aujourd'hui ce grand vent salvateur de l'aventure n'a été si ardemment désiré. Jamais nos rêves concassés par les moyens de grande diffusion, nos destinées assujetties aux programmes des ordinateurs, nos existences encroûtées dans le confort, n'ont autant souhaité ce retour à la vraie vie. Car où trouver la chaleur d'une fraternité, la joie d'un effort sublimé, l'espoir d'un dépassement de soi ? Dans cet univers auquel les valeurs spirituelles sont aussi antipathiques, jamais nous n'avons autant recherché notre âme.

Alors ! Faut-il tirer un trait sur l'aventure, la redéfinir ? Non, il faut lui rendre sa vraie place qui est proche de toutes les grandes aventures spirituelles : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas déjà trouvé », écrit Pascal en pensant à la quête mystique. Cela vaut pour toutes les vraies recherches. L'aventure restera présente si elle est fidèle à sa vocation essentielle qui est de risquer toujours un présent médiocre pour un avenir plus riche. Toute conquête qui n'a pas l'arrière-pensée d'être avant tout une conquête de soi, le franchissement d'une frontière qui n'est pas seulement géographique mais spirituelle dans son sens le plus large, condamne au pire des tourismes qui est d'emporter sa médiocrité avec soi. Partir, c'est beaucoup plus que partir ; l'aventure au XX^e siècle, c'est chercher où qu'on aille sa véritable identité et son âme que le monde restitue comme un miroir.

par Jean-Marie ROUART
Aventure au XX^e siècle
n° 2 p. 1 (janvier 1979)

Rendez-vous à Tourtoirac

Tourtoirac, huit cent cinquante habitants, village de Dordogne, à trente kilomètres de Périgueux, en Périgord.

Foie gras, gastronomie, invasion touristique, résidences secondaires, colonies de vacances, châteaux historiques, campings engorgés le long des claires rivières, et le drapeau d'émirs arabes flottant sur pas mal de donjons fastueux vendus par les derniers descendants des anciens maîtres de Jacquo le Croquant... Rien d'un pays d'aventure. Aussi, mon Périgord à moi, je vais vous dire ce que c'est : un cimetière. Le cimetière de Tourtoirac.

Dans ce cimetière une tombe, et sur cette tombe il est marqué : « Ci-gît Orélie-Antoine 1^{er}, roi d'Araucanie et de Patagonie, décédé à Tourtoirac le 17 septembre 1878. » Au-dessus de cette inscription, une couronne. C'est celle du roi de carreau. Le tailleur de pierre de l'époque n'avait pas d'autre modèle sous la main.

En 1860, Antoine de Tounens, petit avoué à Périgueux, s'en va seul et sans ressources se faire proclamer roi de Patagonie et d'Araucanie sous le nom d'Orélie-Antoine 1^{er}, par les derniers Indiens de l'extrême sud de l'Amérique du Sud, un pays immense, noyé de vent, de glace et de pluie. Il forme un gouvernement, avec des ministres qui n'existent que dans sa tête, il édite une constitution, bat trois uniques pièces de monnaie, brandit un drapeau bleu blanc vert et le miracle, c'est que les Indiens l'acclament...

puis le trahissent. Il n'a régné que six mois. Il a surtout été le roi d'un rêve, d'une idée. Revenu en France après son expulsion par les gouvernements chiliens et argentins, il dit : je suis le roi ! On en fait un roi de carnaval, on se moque de lui. Il persiste.

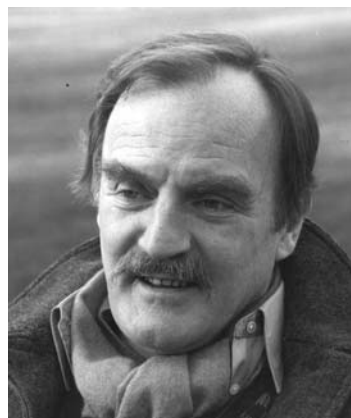
A quatre reprises, il tentera de reconquérir son royaume de la pluie, et y parviendra au moins une fois, en 1867. Mais sa dernière tentative de reconquête est sans doute la plus belle, la plus achevée : en 1876, c'est en émigrant solitaire qu'il réapparaît sur les quais de Buenos Aires, vieux, malade, épuisé. Cette fois, il est vraiment roi, car il n'est plus roi que dans sa tête, avec la seule conviction sacrée de sa légitimité. On le retrouvera presque mort de faim dans la rue. Soigné avec les pauvres, rapatrié aux frais du consulat de France, il meurt peu après son retour, dans son village natal. Ce n'est qu'après sa mort que la population, qui le prenait pour fou, se mettra à réfléchir sur son destin.

J'y ai réfléchi à mon tour, depuis que j'ai découvert le souvenir d'Antoine de Tounens et de sa pure aventure : rien n'est grotesque dans l'homme, chaque fois qu'il veut se rêver roi. Tout homme est un roi. Ceux qui n'ont pas ressenti cela, ne fût-ce que l'espace d'une fuyante seconde, ceux-là, je ne sais comment ils se nomment... Il se trouve que l'histoire d'Antoine de Tounens fait son chemin et que, c'est mon aventure à moi, je n'y suis pas pour rien. L'an dernier, à

différentes époques, plusieurs dizaines de jeunes gens se sont mis en route pour se rendre en pèlerinage sur la tombe d'Orélie-Antoine 1^{er}, à Tourtoirac. Comme moi, ils se sont déclarés spontanément Patagons. Hélas, il faut bien le reconnaître : en Occident, nos patries réelles deviennent souvent tristes et mesquines, sans destin, et d'ailleurs, en attendant la renaissance, qui y croit encore ? On s'invente des patries de rechange où l'on se retrouve enfin soi-même, homme et roi. Cela permet au moins de tenir le temps qu'il faudra à ceux qui gouvernent nos pays pour se rappeler que nos pays avaient une âme. S'ils s'en souviennent un jour...

Rendez-vous à Tourtoirac.

par Jean RASPAIL
Aventure au XX^e siècle
n° 6 p. 39 (janvier 1980)



Jean Raspail. © Ed. Robert Lafont

Le guetteur de rêve

Puisqu'il va être question d'or et de conquistadors, je voudrais vous raconter qu'a découvert l'Amérique et comment. Ce n'est pas Colomb, naturellement. L'homme s'appelait Martin Behaim. Navigateur et pilote dans sa jeunesse, un beau jour il décida de se retirer dans sa ville natale, Nuremberg, loin des mers et des océans, et de s'enfermer chez lui. On ne l'approchait pas aisément. Pour arriver jusqu'à son antre, il fallait franchir tout un réseau d'initiateurs secondaires. Assis dans un fauteuil à dos droit, vêtu de noir, un bonnet à oreillettes enfoncé sur le crâne, Behaim demandait d'abord au visiteur : « Qu'est-ce que vous avez à m'apprendre ? » C'était le prix à payer pour accéder au monde de Martin Behaim, la face encore cachée de la Terre, que lui, déjà, entrevoyait. Des scribes silencieux comme des tombes noient : vents dominants, courants de haute mer, terres incertaines entrevues dans la brume par des pêcheurs de baleine terrifiés, récits de capitaines égarés découvrant des bois flottés encore recouverts de feuilles vertes ou des vols d'oiseaux inconnus à des milliers de lieues d'un rivage identifié, légendes celtiques ou norvégiennes, sagas de navigateurs déterrées dans des bibliothèques de monastères, journaux de bord volés, propos de gabiers que l'on a fait boire dans les tripots de Lisbonne ou d'Anvers et qu'on retrouvait plus tard un poignard planté dans le dos, muets à jamais, telles étaient les monnaies d'échange que le Maître Behaim entassait et

classait dans sa prodigieuse mémoire et dans les épais dossiers cadencés qui tapissaient les murs de sa bibliothèque : un puzzle géographique qui peu à peu se construisait et dont il était le seul à posséder la maîtrise complète. Puis il posait des questions : « Combien de jours en mer ? Par quels vents ? Quels changements de caps ? Quelle position estimée ? Quelle vitesse au jugé ? Quelle appréciation de chaleur et de froid de l'eau et de l'air ? Quelles étoiles dans le ciel et leur position dans le firmament ? » Ensuite il congédiait le visiteur souvent venu d'un port lointain après lui avoir livré en échange quelques informations fragmentaires, et se retirait dans son cabinet secret. Là trônait l'œuvre de sa vie, éclairée par des chandeliers, une sphère fabuleuse, monumentale, représentation interdite de notre monde, le pôle Nord atteignant le plafond et l'équateur cerné d'une galerie accessible par une échelle. Une merveille d'ébénisterie tendue de parchemin sur lequel il n'était pas un détail de la géographie du globe que Behaim n'ait recoupé plusieurs fois, de la bouche de différents visiteurs, avant de l'y faire figurer à la pointe de son pinceau. Personne n'entrait jamais dans cette pièce, à l'exception du maître des lieux et de ceux des plus grands capitaines qu'il jugeait dignes de la révélation : Dias, Gama, Cabral, Colomb, Balboa, Magellan...

C'est ainsi que Martin Behaim, guetteur de rêve, découvrit seul l'Amérique dans son ampleur aux alentours de 1490

par la force de son intuition et de son imagination. L'aventure était sortie tout armée de sa tête, de son cœur et de son âme. Il n'y a pas d'aventure sans rêve préalable, sans emportements imaginaires, sans transcendance intérieure. Je me souviens d'un petit garçon hypnotisé par les ruisseaux, dans sa Touraine natale. Il construisait des flottes de bateaux taillés dans des bouts de bois, et à plat ventre sur la rive, les lançait dans le courant pour qu'ils s'en allassent découvrir l'Amérique. Le ruisseau se jetait dans la Creuse, laquelle se jetait dans la Vienne, qui se jetait à son tour dans la Loire, qui se jetait dans le grand océan où le petit garçon voguait vers l'Amérique. Ce qu'il a fait ensuite ne compte guère, quarante ans de voyages et de poursuites à travers un monde perdu aussitôt que retrouvé. L'aventure qui lui reste intacte, la plus belle, la plus « rêvée », c'est celle qu'il a vécue en lançant son premier petit bateau dans le ruisseau. Tout le reste en découla.

J'ai retrouvé le ruisseau, devenu puant, presque asséché.

Je vais m'en choisir un autre.

L'aventure continue.

par Jean RASPAIL
Aventure au XX^e siècle
n° 62 p. 3 (été 1993)

La vie est une aventure.

La seule façon de la vivre, c'est d'être
debout quand il le faut ; C'est
à dire, quand la nature s'éveille,
quand un ami t'appelle et quand
tu te sens responsable !

Responsable de quoi ? c'est la vie
qui te le dira . Fais lui confiance .

Elle n'est pas compliquée, elle ne te
donnera que ce que tu mérites .

A toi de la provoquer, jouer avec
elle, elle t'attend

Ne la trahis pas !

Sincèrement

Philippe

Philippe de DIEULEVEULT était de ceux qui portaient auprès du grand public les valeurs de la Guilde. Il lui était toujours resté fidèle et si nous nous sommes gardés de l'affirmer trop tôt, nous lui rendons hommage lors de ce dixième anniversaire au moment où Diane publie chez Grasset ses souvenirs, *Philippe*, dont nous ex-
trayons ce beau message.



Textes et illustrations issus de
Aventure au XX^e siècle
n° 38 p. 6 (janvier 1987)

L'aventure...

après 4 261 fois la question

L'aventure est ma délivrance, je suis exigeant avec elle. Qu'on ne me le reproche pas.

Alors, en substance, voici ce que je crois : à mon sens, l'aventure se réduirait à une succession trépidante de mouvements musculaires dans un environnement périlleux – et de préférence exotique – si son moteur n'était pas d'abord une quête intérieure. L'essentiel est dit.

Cependant, loin de moi l'idée de dénigrer ce « mouvement musculaire ». A lui seul, il est justifié par ce qu'il représente de sain et de désintéressé. Il est exaltation par les forces et les ressources qu'il nécessite. Il est découverte par ce qu'il oblige à aller chercher au fond de soi-même, dans ce gouffre insondable où l'on a toujours peur de ne pas trouver ce que l'on espérait ou croyait.

Ce « mouvement musculaire » est beaucoup. Mais l'aventure est davantage que cela.

Si cette fin de siècle l'apparente trop souvent au sport, pour peu que ce dernier se déploie sur fond de palmiers ou de mer bleue, c'est justement parce qu'elle s'arrête à la surface des choses et oublie la dimension intérieure de l'aventure.

Dans le sport, cette invisible dimension se résume au seul mot de « gagner ».

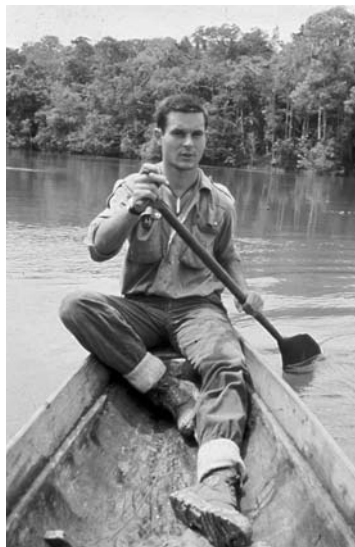
L'aventure, elle, contient plus de mille mots. Elle est le dictionnaire de la vie tout entière et se résout mal à la spécialisation comme au terrible tronçonnement de la connaissance imposé par l'époque. Quant au tourisme, avatar perversi de l'aventure, il en est aujourd'hui si éloigné dans l'esprit comme dans la forme qu'il n'est pas nécessaire d'en parler ici. Jette-t-on le moindre regard à une prostituée lorsqu'on aime la plus belle femme du monde ?

L'aventure est bien autre chose. Car les « actes » qu'elle nécessite ne sont qu'un moyen. Seulement un moyen pour le double invisible de l'aventurier de trouver partout les nourritures dont il a besoin.

Jusqu'à ce que nos contemporains remercient les explorateurs devenus, hélas, inutiles, l'aventure était une compagne obligée qui s'interposait de force entre les hommes et leurs entreprises. Seuls les mystiques – peut-être – et les héros mythiques – sans doute – s'en allaient réellement vers l'aventure. L'âme désintéressée de ceux-là savait cheminer intérieurement grâce à elle.

Tous les autres devaient la supporter, les commerçants comme les conquérants de toute espèce. Bien entendu, le goût du risque, l'attrait de l'inconnu, poussaient également ces hommes hors de leurs

murs. Mais ils étaient d'abord engagés vers des buts matériels parfaitement palpables et concrets. Le commerce, le pillage, la fortune, la conquête de terres vierges, la religion, la science parfois, tels étaient les moteurs des aventuriers de jadis. Aussi évitaient-ils l'aventure autant que possible. Elle rendait leurs buts plus lointains et plus ardu à atteindre. Il ne serait venu à l'esprit d'aucun d'entre eux de traverser l'Amazonie en pirogue, d'escalader des sommets inconnus ou de circumnaviguer de longs mois pour s'en revenir simplement la tête pleine d'images et au cœur la



Patrice Franceschi chez les Indiens Macujé. © P. Franceschi

satisfaction d'avoir vaincu quelque chose d'un peu étrange et confus. Ou soi-même... Bien sûr, tous ces hommes avaient d'abord rêvé. Et l'aventure moderne continue à surgir du rêve éveillé.

Mais ce rêve et l'aventure se sont transformés. Profondément.

Il a suffi pour cela qu'au XX^e siècle l'aventure, grâce au progrès, tende à disparaître des entreprises humaines après en avoir été de tout temps le fardeau.

L'aventure a conquis ainsi son indépendance. En tant qu'acte, elle est devenue acte gratuit et, par là, affirmation d'une liberté.

Extraordinaire mutation !

Le progrès a donc réduit l'aventure à la part congrue sur notre planète, mais en même temps il a purifié ce qui en restait. Étonnant paradoxe et constat doux amer. Mais constat qui doit aller

plus loin. Libérée, purifiée, devenue matériellement inutile, l'aventure a rejoint l'art. Du moins quand elle sait être davantage qu'une gestuelle.

Affirmation trop hardie ? Vision de l'esprit ? Continuons plutôt.

Il y a bien longtemps, l'homme a inventé l'art et idéalisé l'amour. Nous savons tous pourquoi et que, depuis, il n'a plus jamais su se passer de ces deux « outils » qui, par leur force, l'élevaient au-dessus de lui-même.

L'aventure, en revanche, qui lui était donnée comme un mal parmi d'autres, il ne l'a jamais inventée. Mais il la réinvente aujourd'hui. Et s'il ne la souille pas en route, il en fera peut-être un troisième « outil ».

Ainsi, toute l'histoire des hommes aura été nécessaire pour que l'aventure trouve en elle-même sa propre justification et ne soit plus associée à autre chose. Long parcours. Mais elle est sortie presque d'un coup de la gangue qui la recouvrait.

La route lui est ouverte.

Selon leur tempérament et les circonstances, les aventuriers de ce jour, nés en d'autres temps, auraient été les compagnons de Pizarre, de Colomb, de Livingstone... ou de Lancelot. Comment douter d'une telle évidence ! La morosité de leur siècle les en aura empêchés ou préservés, les poussant sur les voies nouvelles de l'aventure moderne que sont l'aventure pour l'aventure, l'aventure utile, le sport aventureux ou l'aventure mercantile. Car comme l'art, comme l'amour, l'aventure frissonne parfois de peur et d'excitation mêlées, à la simple pensée d'être violée... Déjà, elle possède comme eux ses charlatans, ses fonctionnaires, ses m'as-tu-vu, ses profiteurs, mais aussi ses saints et ses purs, ses obscurs, ses modestes, ses amateurs et ses professionnels.

Tout cela en quelques décennies. Quête intérieure, ai-je dit tout à l'heure. Là s'inscrit la différence et s'élèvent les murailles protectrices. Cette quête n'appartient pas qu'aux seuls aventuriers. Mais sans elle, l'aventurier n'est rien. Aventurer dans l'aventure, aventure invisible aux autres, elle est la plus grande, mystère d'une vie entière, répétée acte après acte, salvatrice de toute condition, idéal et frontière nouvelle. Pour chacun. »

par Patrice FRANCESCHI

Préface de La Folle Équipée
(Ed. Robert Laffont), repris dans
Aventure au XX^e siècle
n° 43 p. 5 (mars 1988)

« Un loup survint à jeun qui cherchait aventure... »

Ainsi écrivait le bon La Fontaine dans la plus célèbre de ses fables. Ce qu'il y a de plus dangereux avec l'aventure, c'est le mot. Il peut être positif, chargé d'émotion, de mystère, de courage, de succès. Mais il peut être aussi tout à fait négatif et désagréable. Il y a des domaines où traiter quelqu'un d'« aventurier » serait plutôt de nature à porter atteinte à sa réputation. Bref, l'expression est ambiguë.

Un homme qui « vit à l'aventure » est, d'après le dictionnaire, un être douteux, instable, inconsistant. Un homme qui « vit une aventure » est celui qui a su allier la détermination, la chance, le risque, l'insolite et la victoire... On pourrait même dire qu'il a vécu *une grande aventure*.

Qu'est-ce qui fait qu'en cette fin du XX^e siècle apparaisse de nouveau une race de grands aventuriers, courant les océans et les montagnes, les pôles et les tropiques, cherchant l'exploit impossible et l'île au trésor disparue ?

Qu'est-ce qui les pousse à faire le tour du monde en ULM, traverser à pied le Groenland ou l'Atlantique, descendre le plus bas possible, monter plus haut, courir plus vite, aller plus loin que les autres, là où les autres ne vont pas, ou pas comme les autres ? Le dictionnaire dit encore d'aventurier : « terme maritime pour désigner un navire de commerce qui en temps de guerre navigue sans escorte ». Qu'est-ce qui pousse tous ces gens, jeunes et moins jeunes, dans ce monde sinistre et chaotique qu'est devenu le nôtre, à courir seuls la haute mer ?

Ce monde, justement. Tel qu'il est devenu : trop connu, exploré, cartographié, relevé, étiqueté. Trop encadré de lois, décrets, arrêtés et circulaires. Manquant trop de foi et d'idéal. Le poids de la société en bien ou en mal est trop grand. Le besoin de sécurité ne peut être rencontré qu'au détriment de la liberté. L'aventurier moderne, c'est d'abord un individu, un solitaire. Il peut être soutenu par une équipe, patronné par des sponsors, certes, mais ce qu'il recherche est d'abord l'exploit d'un seul ou d'un très petit nombre. Il n'y a pas d'exploit sans risques. Face à un univers d'assurances, il faut revaloriser l'audace personnelle. Ce qui ne veut pas dire que l'aventurier moderne soit une tête folle qui fait n'importe quoi, n'importe comment, n'importe quand. Au contraire, préparation minutieuse, techniques de pointe, entraînement intensif, rien ne doit manquer à cette recherche de soi-même où il ne peut y avoir qu'un gagnant ou qu'un perdant : soi-même. Il y a près de 100 ans, l'admirable Kipling recommandait déjà : « Toujours prendre le maximum de risques avec le maximum de précautions... »

Puisque le monde entier est connu, il faut trouver d'autres domaines d'exploration. Puisque l'ère des empires est terminée, que reste-t-il à conquérir ?

Tout le monde connaît la réponse de ce célèbre alpiniste anglais à qui on demandait pourquoi, au prix de tant de peines et de dangers, il escaladait les montagnes : « Parce qu'elles sont là. » Ce qui est là, aujourd'hui, c'est l'ennui diffus, la crainte vague, le conformisme hypocrite, la barbarie par l'indifférence, la lâcheté quotidienne. On abandonne les animaux familiers et les personnes âgées pendant les vacances, et on rêve de gagner au Loto sportif en regardant la télévision.

Alors grimpons, courons, naviguons, volons, descendons, chevauchons. L'aventure peut être utile ? Sans doute. Elle est d'abord nécessaire.



par Jean-François DENIAU

Préface de Carnets d'Aventures
(Ed. Guilde européenne du raid / Albin Michel),
repris dans Aventure au XX^e siècle
n° 46 p. 3 (janvier 1989)

Pour prendre de la hauteur...

Dans notre société, nous apprenons dès notre plus jeune âge à redouter ce que nous ne connaissons pas, à éviter l'incertitude, à bannir le doute. L'inconnu nous fait si peur que nous faisons tout pour trouver, voire inventer, des certitudes. Nous sommes poussés à chercher des réponses à toutes les questions, à remplacer les points d'interrogation par des points d'exclamation. Nous en arrivons à nous satisfaire d'explications partielles, de connaissances tronquées, au point de ne plus voir que certaines de nos certitudes ne sont en fait que des préjugés. Mais des préjugés ô combien rassurants ! On dit que la nature a horreur du vide, mais c'est faux. C'est l'être humain qui a horreur du vide, et qui veut à tout prix remplir tous ses doutes par des explications. Nous oublions que l'interrogation est porteuse d'ouverture pour le cœur et l'esprit, alors que le point d'exclamation est une fin en soi. Pour calmer nos craintes face aux incertitudes de la vie, nous nous enfermons peu à peu dans les ornières de la routine, et nos habitudes ne deviennent que des œillères de plus pour éviter de voir les mystères qui nous entourent. Sans nous en rendre compte, nous payons alors notre sécurité illusoire au prix fort, car nous passons réguli-

rement à côté de ce que la vie nous amène pour nous permettre d'évoluer.

L'authenticité de l'aventure comme je la découvrais était de rompre ce fonctionnement rigide en nous poussant non pas dans le spectaculaire, mais dans l'« extraordinaire », c'est-à-dire dans ce qui nous permet de vivre autre chose que la routine paralysante de la vie ordinaire. Mais il n'y a d'aventure que dans la mesure où nous sommes poussés à le faire de façon irréversible, et non pas si des chances nous sont laissées de nous arrêter en cours de route pour refuser l'expérience.

En extrapolant quelque peu, la vie tout entière deviendrait une extraordinaire aventure si nous parvenions à en saisir positivement les occasions de rupture pour que celles-ci stimulent notre capacité créatrice. L'existence met régulièrement sur notre chemin de telles situations, mais nous faisons tout pour les éviter, tant elles prennent souvent l'allure de crises ou de drames. Les accidents, les deuils, les divorces, les maladies, les mises à la retraite ou le chômage sont autant d'obligations douloureuses de modifier notre façon de penser et de vivre notre quotidien. Ce sont des événements irréversibles, et notre seule marge de manœuvre consiste à choisir notre



Bertrand Piccard.
© Archives Guilde

attitude pour leur faire face. On peut les voir soit comme des aberrations de la vie qu'il faut tout faire pour refuser, soit comme des occasions inévitables de chercher en soi de nouvelles ressources pour les traverser et évoluer. En somme, ces tempêtes qui soufflent parfois sur notre tranquillité, aussi pénibles qu'elles soient, ne sont peut-être pas toutes destinées à nous engloutir. Elles peuvent au contraire nous stimuler à développer nos forces créatrices face au destin, nous forcer à apprendre un certain détachement, une remise en orbite de notre sens des valeurs, voire une indépendance ou une responsabilité accrue vis-à-vis de nous-mêmes. Mais pour percevoir cela, il faut commencer à accorder autant de confiance au vent de la vie qu'à celui qui souffle sur l'Atlantique.

par Bertrand PICCARD

*Extrait de Une trace dans le ciel
(Ed. Oresoll), repris dans
Aventure au XX^e siècle
n° 81 p. 4 (automne 1998)*

« L'évasion apparaît aujourd'hui, à des millions d'hommes, comme la seule planche de salut possible contre l'asphyxie de la civilisation surconcentrée. Leurs essais sont encore confus, assurément désordonnés, irréflectifs, mais nul ne peut plus contester que l'évasion ou le raid soient des phénomènes universels, et d'une qualité d'inspiration vitale. »

par Michel MENU

*« Une mystique du raid » (extrait),
Aventure au XX^e siècle
n° 81 p. 25 (avril 1979)*

« Plus haut, plus loin... Face à un monde où l'homme, la machine et le béton empiètent toujours plus sur notre espace de liberté, il est encore possible de se retrouver face à soi-même dans une nature intacte, vierge, et d'inscrire sa signature éphémère dans le bleu des océans, sur les immensités glacées des pôles ou dans l'azur raréfié des plus hautes montagnes du globe. Repousser ses limites n'est pas seulement l'apanage de quelques "extrémistes" ; cela peut devenir le plaisir de chacun d'entre nous. Percevoir en soi de nouvelles forces, de nouvelles possibilités parfois insoupçonnées, maîtriser sa peur de l'inconnu, afin que la pensée et l'action ne soient plus qu'harmonie, voilà la manière d'accéder à l'extrême. L'aventure extrême crée des instants magiques offrant le plus précieux des cadeaux : la passion de vivre. »

par Jean-Marc BOIVIN

*Découverte de l'Aventure
(Editions Gallimard / Guide européenne du raid),
repris dans Aventure au XX^e siècle
n° 51 p. 3 (printemps 1990)*



Jean-Marc Boivin.
© Boivin / St. Clair

« L'aventure risque de très vite se dégrader – comme le fait, entre autres, la politique – sous l'influence mauvaise de la médiatisation. Les explorateurs de jadis, qu'ils fussent découvreurs de terres et de mers nouvelles ou hommes de science recherchant des vérités non connues encore, partaient pour satisfaire ce besoin de connaître et de comprendre ce qui caractérise l'espèce humaine. Non pour assouvir la vanité, excitée par les possibilités de plus en plus nombreuses que donnent (ou vendent) les médias de toute espèce. Naguère, alors que ces mass media, aujourd'hui omniprésents, ne serait-ce qu'au travers de leur aspect le moins recommandable, la publicité, n'avaient pas acquis leur toute-puissance, les « aventuriers » (au sens non péjoratif, et non noble du terme) partaient à la recherche de cette aventure dont la quête les motivait. Au retour, ils essayaient d'en financer de nouvelles grâce aux récits, aux images, aux résultats scientifiques qu'ils en avaient rapportés. On ne partait pas, en ce temps-là, pour ramener des images. On partait pour vivre tel ou tel genre d'aventure, pour affronter telles ou telles difficultés, pour se mesurer à tel risque ou à tel autre. Si l'on en ramenait des images, leur récolte n'avait pas été la motivation du départ.

Aujourd'hui, la pseudo-aventure a presque supplanté l'aventure authentique et l'on part désormais pour ramener un film. L'exploitation commerciale de ce dernier (et les satisfactions de vanité qui vont avec) constitue l'objectif véritable, avec une exagération programmée et de plus en plus mise en scène des dangers prétendument affrontés, lesquels en vérité sont le plus souvent voisins de zéro.

Il convient de mettre le large et brave public au courant de ces choses, qu'il s'efforce de séparer la fausse aventure et la fausse science qui trop souvent lui sert de camouflage, de la vraie. »

par Haroun TAZIEFF

Aventure au XX^e siècle
n° 66 p. 2 (été 1994)

« L'Aventure pour moi est un pas dans l'ombre, un voyage dans l'inconnu. C'est me mettre dans une situation dont je ne connais pas d'avance le résultat mais où, heureusement, je contrôle quelque peu ma destinée et par mes actes j'influence le résultat.

Je tente de minimiser les risques mais quels que soient les efforts que je fais, ceux-ci subsistent, car je pense que l'Aventure sans risques n'est pas l'Aventure. Nous pouvons alors rester à la maison et la regarder à la télé. »

par Peter BIRD

Aventure au XX^e siècle
n° 74 p. 4 (été 1996)

Peter Bird. © Archives Guide



« L'esprit d'aventure ne meurt jamais. Au mieux, il naît dans le soutien mutuel d'une famille ou d'amis. Il peut se révéler dans l'œuvre d'un peintre, l'exécution d'un morceau de musique ou même dans le rire des enfants. Il n'a nul besoin d'être une compétition acharnée. Ni avec les autres, ni envers soi-même. Il peut être suggéré par l'exemple, mais jamais imposé. Et, quand la clameur s'éteint, la plus grande récompense pour tout aventurier n'est-elle pas de voir tranquillement renaître dans la génération suivante l'esprit d'aventure ? »



© S. Faure / Archives Guide

par Sir Peter BLAKE

Aventure au XX^e siècle
n° 74 p. 2 (été 1996)

« Ce qui, en définitive, fera la différence entre l'aventurier et le scientifique forcé à l'aventure sera que le premier reconnaîtra à sa démarche son côté personnel, gratuit, tandis que l'autre évoquera un but supérieur, une cause qui le domine, la science. Fort de cette dernière qu'un essayiste appela un jour "le glorieux divertissement", le scientifique s'opposera en effet à l'aventurier ou à l'explorateur et à tous ces errants. Ce faisant, invoquant une cause et luttant pour cette dernière, il agira en militant ; ce même militant, cet engagé politique qu'un Sartre opposait précisément à l'aventurier. »

par Jean-Yves BLOT

« Est-ce un hasard, Madame l'Aventure ? » (extrait),
Aventure au XX^e siècle
n° 27 p. 16-17 (Janvier 1985)

« J'ai pour ce métier un tel amour que je suis prêt à mourir pour lui. Je le dis avec des mots simples parce que je le pense aussi simplement. Il y a ceux qui sont prêts à mourir pour la mer, et d'autres qui en vivent. C'est comme ça, je ne juge pas. J'appartiens à cette génération de marins qui ont payé pour faire du bateau, au lieu d'être payés pour en faire. Et puis, si tout le monde était excessif – passionné serait plus exact –, la vie serait monotone.

Ce discours peut susciter des sourires dubitatifs, pourtant, que je sache, on peut très bien mourir à terre. Même d'ennui. Le risque de mourir n'est pas grave, il l'est en tout cas moins que de mal vivre, du moins pour moi. Je ne demande pas qu'on partage mon point de vue, qui est de vivre "différent". Pourquoi est-on stressé, dans ce Tour du monde ? Ce n'est pas le risque de mourir, c'est la hantise de casser le bateau.

C'est une réalité, qu'on ne peut nier avec un haussement d'épaules. Pour moi, ne pas faire ce que j'ai envie de faire, n'est pas une vie. Ça me tuerait insidieusement, peu à peu, sans peut-être que je me rende compte de la gravité du mal. On croit se ranger, mais hop ! le mal est fait, et un jour on tombe. C'est donc du bon sens seulement, et pas un faux panache, une fanfaronnade, quand je dis que je suis plus en danger à terre qu'en mer. Il me semble même que je suis plus prudent en suivant mes penchants, mes goûts, ma passion, qu'en me résignant au seul possible, en me "raisonnant". Il faut toujours demander la Lune. Au moins on est sûr de la voir. »

par Olivier DE KERSAUSON

Extrait de Tous les océans du monde
(Editions Le Cherche Midi), repris dans
Aventure au XX^e siècle
n° 77 p. 6 (automne 1997)

Wilfred Thesiger

Wilfred Thesiger est né à Addis-Abeba, en 1910. Après ses études à Eton et Oxford, il entre au Political Service du Soudan. Depuis la guerre, de nombreux voyages rythment son existence : Sud de l'Arabie, Kurdistan, marais d'Irak, Hindou-Kouch, Karakoram, Abyssinie et longs séjours chez les Samburus, tribu de pasteurs du nord du Kenya.

Auteur de plusieurs livres, dont *Les Arabes des Marais, Désert, Marais et Montagnes* et *Le Désert des déserts (Arabian Sands)*, Wilfred Thesiger a reçu, entre autres distinctions, la médaille d'or de la Royal Geographical Society et la médaille Lawrence d'Arabie de la Royal Central Asian Society.

Aventure – Vous avez fait de nombreux voyages dans les régions désertiques. Qu'est-ce qui vous y attire ?

Wilfred Thesiger – Ce ne sont pas, à proprement parler, les régions désertiques qui m'ont attiré. Le fait que ce soit là que j'ai commencé à voyager est dû au hasard. En fait, ce qui m'y retient, ce sont les gens. Ils comptent beaucoup plus pour moi que le cadre qui les entoure. Les déserts produisent quelques-uns des plus remarquables types d'hommes que l'on puisse trouver, comme les Bédouins d'Arabie.

A. – A l'origine, comment en êtes-vous venu à vous intéresser aux régions désertiques ?

W. Thesiger – Mon premier désert a été celui de Danakil, en Abyssinie ; je n'avais que 20 ans quand j'y suis allé pour la première fois. En fait, j'y allais pour chasser. J'ai passé un mois à circuler parmi les gens. Ce fut le mois le plus décisif de ma vie, c'est là qu'est née mon attirance pour le désert. Si j'avais commencé dans une zone montagneuse, c'est dans la montagne que j'aurais rencontré mon défi, mais il s'est trouvé que mon premier voyage s'est fait au désert. J'ai trouvé les Danakils très attachants, ouverts et très amicaux. L'Abyssinie, où je suis né, était vraiment l'endroit où je voulais voyager. A cette époque, il y restait un dernier problème : que devenait la rivière Awash ? Elle coulait vers la mer, mais sans jamais l'atteindre. Il y avait déjà eu plusieurs expéditions ; elles avaient été exterminées par les Danakils, qui avaient l'habitude d'émasculer leurs prisonniers. Il y avait là un défi auquel on ne pouvait pas résister et, pendant que j'étais à Oxford, je ne cessais de penser à un voyage au pays Danakil. J'eus la chance de pouvoir le faire. J'eus encore la chance d'être affecté au Political Service du Soudan qui m'envoya dans le nord du Darfour. De là, je profitai d'un congé pour aller au Tibesti, ce qui me

permit de tâter vraiment du désert : à cette époque, il n'y avait que des officiers français qui y allaient. Pendant que j'étais à Kutum, dans le nord du Soudan, j'eus aussi l'occasion d'aller faire un tour dans le désert de Libye. Mais le vrai défi, pour quiconque s'intéresse au désert, est celui du Rub Al Khali. J'avais lu les récits de Thomas et Philby et j'étais impatient d'y aller. Il me fallut attendre la fin de la guerre. Le fait que le Rub Al Khali était à peine exploré me séduisait, alors que le Sahara avait été cartographié, pacifié et administré au moment où j'y arrivais : on pouvait y faire des voyages très intéressants, mais ce n'était pas des voyages d'exploration.

A. – Dans votre dernier livre, vous écrivez que certaines circonstances de la vie vous avaient formé de telle façon que vous vous sentiez qualifié pour voyager dans ces régions. Que voulez-vous dire ?

W. Thesiger – Je suis entré au collège en Angleterre après une enfance extraordinaire en Abyssinie. Quand je parlais de mes aventures, on me prenait pour un terrible petit menteur. J'avais vu le spectacle magnifique de l'armée éthiopienne après la bataille de Sagela, on m'avait mené jusqu'à la ligne de front au Yémen, où j'avais assisté au bombardement des

Portrait du grand explorateur Wilfred Thesiger (82 ans) chez les Samburus où il vivait depuis 30 ans. Kenya, région de Marala (Nord), 1992. © Y. Layna





tranchées turques et j'étais allé à une chasse au tigre en Inde. C'est mon expérience du collège qui, probablement, m'a donné l'habitude de l'isolement. L'inconfort physique n'est jamais pour moi un problème : il m'est indifférent de dormir dans un lit si j'en ai un et par terre si je n'en ai pas ; tant qu'il y a de l'eau propre, un peu d'ombre et un coin où se mettre à l'abri du soleil, ça me va et je n'en demande pas plus. Je me rappelle toujours la seconde fois où je suis allé au désert Danakil, le bruissement des buissons d'acacia, l'odeur de la poussière, le vent brûlant et la sensation d'être au pays : j'ai senti que je me retrouvais chez moi. Ici, en Angleterre, les gens qui ont la nostalgie de la campagne sont en général ceux qui viennent des *public schools*, alors que les autres préfèrent les villes.

A. – On a souvent dit qu'il y a une affinité particulière entre les Britanniques et les Arabes. A la lumière de votre expérience, diriez-vous que c'était vrai ?

W. Thesiger – Oui, je dirais que c'était vrai pour un certain type d'Anglais. L'Arabie a été une terre d'élection pour les Anglais. Les Français ont connu une affinité de ce genre avec les Touaregs de Mauritanie. Par expérience personnelle, je savais qu'en ce qui concerne l'épreuve physique, j'avais du mal à suivre. Le Bédouin du sud de l'Arabie, dans le Rub Al Khali, doit mener une des vies les plus dures qu'on puisse imaginer. Mais je ne craignais pas de ne pas suivre sur le terrain moral : leur patience, leur générosité, leur sens de l'hospitalité. C'est ma très vive admiration pour eux qui a fait que je me suis senti un peu de leur race.

A. – Etant donné les progrès actuels dans les communications et les transports de masse, considérez-vous votre génération comme la dernière à avoir pu voyager dans la grande tradition des Palgrave, Burton et Philby ?

W. Thesiger – Oui, je dirais que j'ai été le dernier. L'une des raisons en est que lorsque je voyageais au Tibesti, dans le désert Danakil et dans le Rub Al Khali, la seule façon d'y aller était le transport animal : il n'y avait pas d'alternative. Aujourd'hui, les gens qui traversent les déserts peuvent le faire en Land-Rover et s'ils prennent des chameaux, alors, c'est seulement parce qu'ils trouvent ça plus amusant ; mais, ce faisant, ils réduisent automatiquement la chose à l'état d'excentricité. Ce n'est pas moi qui aurais songé à m'aventurer dans ces endroits en voiture, parce que j'ai horreur de tout ce qui est mécanique ; mais, de toute façon, ça m'aurait été impossible, étant donné qu'il n'y avait pas de véhicule capable de traverser le Rub Al Khali. L'autre raison qui fait que mes voyages étaient différents des voyages actuels est qu'une fois parti, je me trouvais totalement isolé du reste du monde et que si je me trouvais en difficulté, je ne pouvais compter que sur moi-même. Pas d'aide à attendre du monde extérieur : pas question de donner un coup de téléphone pour demander qu'un avion vienne me récupérer en cas d'appendicite au milieu du Rub Al Khali. D'ailleurs, si j'avais su que c'était possible, ça m'aurait été très désagréable, car cela aurait enlevé au voyage son caractère de défi et sa vertu d'isolement. Je voyageais comme les gens du pays, les faisais depuis des centaines, des milliers d'années.

A. – Pensez-vous qu'il y a encore place pour le voyage d'aventure ou que l'exploration est maintenant du ressort exclusif des expéditions scientifiques ?

W. Thesiger – On peut, bien sûr, parcourir le désert avec des engins mécaniques. Je ne cherche pas à déprécier cette façon de voyager, qui peut encore avoir ses dangers, quoiqu'elle soit différente de la mienne. Seulement, les endroits où l'on ne pouvait circuler qu'à dos de chameau, comme je l'ai fait, n'existent plus et de toute façon je pense qu'on n'y trouverait plus les hommes que j'y ai connus. Mais je comprends les gens qui ont envie de voyager là-bas sans moyens mécaniques. Je crois que tous les jeunes ont le goût du défi et que le problème du monde d'aujourd'hui, c'est l'ennui. Ces jeunes brûlent de faire leurs preuves, de voir comment ils réagissent au danger et font face aux épreuves. Une grande partie des problèmes actuels vient de cette incapacité à satisfaire ces aspirations. Mais on peut le faire, bien sûr, autrement que par les voyages d'exploration.

A. – Dans le Rub Al Khali, vous voyageiez tout à fait comme un Bédouin. Etes-vous de l'avis de Lawrence qu'on doit choisir d'être soit un homme du pays, soit un étranger et ne jamais chercher à être les deux à la fois ?

W. Thesiger – Je ne crois pas qu'on puisse changer de mentalité mais je pense qu'on peut s'adapter aux gens d'une autre race quand on est avec eux. Je crois que je suis maintenant capable de passer d'un monde à l'autre, que je sois au Kenya, en Arabie ou partout ailleurs. Je pouvais très bien être assis en train de déjeuner avec un *political officer* en Arabie et,



Photos : © Y. Layna



d'un seul coup, passer dans un autre monde dès que les chameaux étaient arrivés et que je m'étais changé pour m'habiller en Arabe. J'essayais de vivre selon leur système de valeurs, j'étais absolument décidé à me modeler sur eux : jamais je n'aurais bu avant eux ou enfourché mon chameau le premier. Quand ils s'en sont aperçus, alors ils ont commencé à m'accepter.

A. – Le Sahara qui faisait partie de la sphère d'influence française a très tôt été exploré alors que le Rub Al Khali est resté relativement inconnu jusqu'aux années 50. Pourquoi cette différence, à votre avis ?

W. Thesiger – L'exploration du Sahara a été le résultat de la présence française en Mauritanie, en Algérie, au Sénégal et au Maroc pendant que les Britanniques étaient au Soudan et au Nigéria. Donc, les pays qui entourent le Sahara avaient été colonisés alors que personne n'avait colonisé les pays bordant le Rub Al Khali. Ces pays, Arabie Séoudite, Oman, Yémen, étaient occupés par des tribus fanatiques. Le coup de baguette magique qui m'ouvrit l'Arabie fut mon entrée au service du programme de recherche sur les sauterelles dont l'influence a fait céder le sultan d'Oman ; sinon, jamais je n'aurais eu la permission d'y aller.

A. – Le Rub Al Khali était un refuge de traditions et de vieilles coutumes. Pensez-vous que c'est encore le cas ?

W. Thesiger – Ce qui est dramatique aujourd'hui, c'est qu'il n'y a plus de vrais Bédouins comme il y en a eu. J'ai toujours considéré que les Bédouins du désert étaient le cœur de l'Arabie apportant du sang frais aux villages et aux villes affaiblis. Quand je voyageais au Hedjaz, les gens des villes ne manquaient jamais de décrire les Bédouins, qu'ils considéraient

comme valant à peine mieux que les Infidèles. Mais c'est dans une ville, Laïla, que je me suis heurté à une hostilité fanatique qui faillit me coûter la vie ; jamais ça ne serait arrivé dans le désert où les gens croyaient spontanément en Dieu, mais sans fanatisme. Et pourtant, quand ils évoquaient leur passé, les citadins racontaient des histoires très exagérées où les Bédouins faisaient figures de héros : sans aucun doute, les Bédouins hantaient l'imagination des Arabes, et pas seulement des Arabes. Autre chose : la plupart des gens pensent que les Bédouins vivent dans le désert parce qu'ils n'ont pas le choix, alors que les grandes tribus, comme les Rualla, auraient pu facilement chasser les agriculteurs de leurs terres pour prendre leur place. Ils vivaient dans le désert, sous la tente, parce qu'ils le voulaient bien et qu'il ne leur serait jamais venu à l'idée de se faire cultivateurs. Ce qu'ils voulaient, c'était la *liberté du désert*. A l'heure actuelle, tout le mode de vie bédouin a été complètement bouleversé, leur vie n'est plus ce qu'elle était, surtout à cause de l'introduction des véhicules à moteur. Naguère, un voyage, c'était toujours une épreuve dangereuse, et quelquefois une épreuve ; maintenant, ils ont tous des Land-Rover. Quand je suis revenu chez les Bin Kabina et les Bin Ghabaisha, il y a deux ans, ils avaient encore leurs tentes noires et leurs animaux, alors qu'on ne pouvait manifestement en dire autant des Bait Kathir. Mais c'en était fini de ce qui avait vraiment fait leur vie jusque-là : au lieu de charger leurs chameaux pour le départ, ils n'avaient plus qu'à sauter dans leurs camions. Si vous alliez en Arabie maintenant, vous auriez de grandes difficultés à trouver une selle et vous auriez même du mal à vous procurer un chameau. Ce défi qu'était leur vie a été réduit à rien et, comme les vieilles libertés ont été déracinées, alors, évidemment, vient la tentation d'aller dans les villes : on forme maintenant leurs enfants pour en faire des mécaniciens et des opérateurs radio.

A. – Avez-vous l'impression que les Bédouins s'adaptent au monde moderne tout en gardant leur philosophie pragmatique et en restant fidèles à leurs traditions ?

W. Thesiger – Il est possible qu'ils essaient de le faire dans une certaine mesure, car leur système de valeurs est profondément ancré dans leurs caractères – et ceci vaut même pour les gens des villes. Le fils d'un de ces Bédouins portera encore l'empreinte de son passé. Mais de façon très atténuée. Je ne crois pas que cette philosophie qui leur vient de la dureté de leur cadre de vie se maintiendra.

Par exemple, quand je suis allé à Abu Dhabi pour première fois, les Bédouins avaient un revenu total de quelques milliers de livres. Les Bani Yas et les Manasirs menaient leurs troupeaux de chèvres et de chameaux pendant l'hiver et, l'été, hommes et garçons allaient sur la côte travailler comme pêcheurs de perles : l'un dans l'autre, ils arrivaient tout juste à vivre. A l'heure actuelle, l'endroit est inondé de travailleurs étrangers et les Bédouins n'ont plus besoin de faire quoi que soit. S'ils ont encore quelques bêtes dans le désert, ils ne s'en occupent plus. Autrefois, la vie dépendait de la capacité et de l'expérience de guides, comme El Auf, qui me fit faire la traversée. De nos jours, on ne trouverait personne qui soit capable de le faire et tout le monde trouverait absolument sans intérêt de prendre le chameau à la place de la voiture.

*propos recueillis
par Armand HUGUES D'AETH,*

*avec le concours de
François-Xavier CAMENEN
pour la traduction*

*Aventure au XX^e siècle
n° 7 p. 42 à 46 (avril 1980)*



Pierre Guillaume

Pierre Guillaume, qui a inspiré le fameux « Crabe-Tambour » (incarné par Jacques Perrin dans le film de Pierre Schoendoerffer), a été membre du comité d'honneur de la Guilde, qui était pour lui « une maison toujours pleine de nouveaux projets, une sorte de conservatoire du Rêve ». Dans cet entretien, il nous raconte sa vie au long cours, des rizières d'Extrême-Orient aux déserts d'Arabie Saoudite.

Aventure – La Mer et l'Aventure ?

Pierre Guillaume – « Homme libre, toujours tu chériras la mer... » Grand *aficionado* du rêve et de la libre aventure, Baudelaire répondait ainsi à votre question. Il y a deux domaines où aventure et liberté se rejoignent pour l'accomplissement des plus hauts rêves : la Mer et le Désert.

La grande différence entre ces deux mondes est que le Désert est plus un reflet qu'un interlocuteur, une invite à s'installer pour y chercher sa voie dans les étoiles. On va « dans le désert », on ne va pas « sur le désert » ou « en désert » comme on va généralement sur mer ou en mer pour aller d'un point à un autre ; à une exception près, mais de taille, je veux parler des gentilshommes de fortune, les pirates, dont la Société avait élu domicile définitif en mer dans la quête de la liberté absolue. Ils ne touchaient terre que pour réparer, embaucher des hommes, ripailler d'abondance, s'empressant de dépenser aussi vite que possible l'or de leurs prises par provocation envers les sociétés du veau d'or dont ils pillaient les navires « marchands ».

Si le paroxysme de liberté qu'engendra la mer produisit le pirate, roi éphémère des mers, le paroxysme de contemplation qu'engendra le désert produisit l'ermite, roi du rêve mystique.

A. – Ainsi n'est-ce pas par hasard ou pour des raisons médiatiques que le premier Festival mondial de la mer a pris comme thème de réflexion : « Pirates, corsaires et filibustiers » ?

P. Guillaume – Bien évidemment ; et puis, je suis Malouin. Mais sans aller jusqu'à ces extrêmes, la mer reste le domaine de l'aventure liée à la liberté qui continue à jeter sur l'eau les rêveurs d'absolu. Qu'il s'agisse de la « plaisance » ou des métiers de la mer : marine marchande, militaire, pêche ou professions « off shore » liées à l'exploitation des mers, aucun de ces métiers n'est « banal », aucune profession autre que les gens de mer n'a aussi souvent



Sur le Sao Mai du Cambodge à Singapour, en 1999. © Th. Golsque

l'occasion de côtoyer les extrêmes, et en première ligne le marin-pêcheur.

A. – Et vous-même, de quelles aventures maritimes gardez-vous les souvenirs les plus marquants ?

P. Guillaume – Deux surtout – à titre civil s'entend. La première en 1956, au retour d'Indochine à la voile sur une petite jonque

de 8,50 m, avec un équipier de Cam-Ranh sur la côte d'Annam, et en solitaire de Singapour par la mer de Chine, le détroit de la Sonde, l'océan Indien, en relâchant à Diego Garcia dans l'archipel des îles Chagos et aux Seychelles avant d'aboutir et terminer mon voyage solitaire entre les mains d'une tribu Somalie entre le Ras Hafun et le Cap Guardafui, tribu qui

améliora sensiblement son ordinaire en mangeant le riz qui me restait à bord et le produit de mes chasses à terre.

La deuxième en 1979, le renflouement du *Frederic Carole*, un chalutier de pêche industrielle de 56 mètres, échoué au large du phare de l'île de Sein. Seule comparaison avec la piraterie ou la flibuste : une « charte-partie » entre les quatre membres de l'équipe dont j'étais le patron avec égalité de droits, et pour moi le privilège de vivre et coucher en permanence à bord sur la passerelle, bien calé sur la banquette de quart à tribord (le bateau avait trente degrés de gîte). Une aventure de six mois vraiment merveilleuse dans un cadre superbe, pour faire mentir pour la première fois le dicton : « Qui voit Sein voit sa fin ».

A. – Les points forts de ces deux aventures ?

P. Guillaume – Dans le premier cas de figure (le retour d'Indochine), après avoir perdu ou déchiré toutes mes voiles lors d'un coup de vent pas piqué des hannetons dans l'océan Indien, au large des îles Cocos à l'ouest du détroit de la Sonde, j'ai dérivé pendant 10 jours, tenu par une ancre flottante de fortune (un panier cambodgien lesté de ferrailles), le récepteur radio noyé et le chronomètre marine noyé et stoppé. Au bout de 10 jours employés à réparer la voilure et assécher le bateau, n'ayant pu observer dans le temps complètement bouché, étoiles ou soleil, n'ayant pas coché chaque jour les éphémérides, j'ai perdu la date indispensable pour la mesure de la latitude et l'heure (pour la longitude), car si j'avais pu, après lessivage à l'eau douce et séchage au soleil après 10 jours sans soleil et sans étoile, relancer la montre, sans radio je n'avais pas de Top horaire pour la recalcr. J'ai récupéré la date en attendant le premier quartier de la lune et pour l'heure, au sextant, une « distance lunaire ». J'avais retrouvé l'heure à 30 secondes près, soit 15 milles nautiques d'erreur en longitude.

Autre « temps fort » : avec mes voiles rafistolées, je serrais mal le vent dans le chenal d'accès de Diego Garcia et, après avoir talonné sur un récif de corail, suis parti m'échouer par 25 nœuds de vent et mer à l'unisson, sur un banc de corail affleurant. Après un vœu à la Sainte Vierge et avoir bordé à plat toutes les voiles, vent de travers suspendu aux haubans sous le vent, la mer au milieu du pont, le bateau est parti à travers le banc en sautemouton jusqu'à l'eau profonde où j'ai mouillé pour dormir aussi sec.

En ce qui concerne le *Frederic Carole*, deux moments fantastiques. Le premier lorsque, après trois mois de travail de fourmi et après avoir amarré notre Gulliver

avec des bouts partout, étanché et soudé morceau par morceau, le bateau s'est redressé pour la première fois à marée haute. Le deuxième, une joie rare dans la vie d'un homme, quand le bateau a flotté librement, déséchoué et a gagné le large à la remorque.

Pour le plaisir également, quand la mer couvrait en montant les hublots de la coursive équipage tribord, qu'on venait d'assécher et d'étancher, les parents poissons qui amenaient leurs enfants voir les hommes dans le nouveau zoo fumer la cigarette et suivre des yeux, la bouche en rond collée au hublot, la fumée monter au plafond : un régal !

A. – En conclusion, quels souhaits formulez-vous pour que demeure l'Aventure en mer ?

P. Guillaume – Qu'elle reste libre et réellement aux risques et périls de ceux que le rêve habite réellement, sans requérir l'aide de quiconque quand ça va mal. C'est le juste prix de la liberté.

A. – Course au large et aventure se rejoignent parfois (mais pas toujours) ; y aurait-il une épreuve qui n'existe pas encore mais qui aurait vos suffrages ?

P. Guillaume – Oui. Radio-navigation, émetteurs radio, récepteurs radio, récepteur météo interdits. Seuls moyens utilisés pour faire le point : le sextant, les tables de navigation. Aides à la navigation : pilotes automatiques interdits, winches interdits, moteurs auxiliaires et groupes électrogènes interdits.

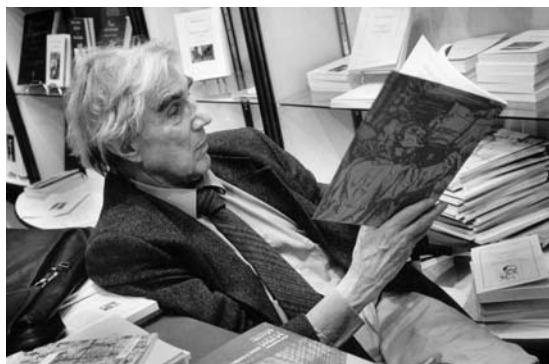
A. – Marine à voile et lampes à huile ?

P. Guillaume – A chacun sa fée, la mienne est d'époque. Et cette époque est le garant de l'avenir.

Aventure au XX^e siècle
n° 48 p. 4-5 (septembre 1989)



© Th. Gougeon



Jean Malaurie. © Ph. Lemonnier

Jean Malaurie

Aventure – Comment concevez-vous l'aventure ?

Jean Malaurie – Pour moi, elle est synonyme, bien sûr, d'un certain romantisme lié à une recherche intérieure mais aussi de vie scientifique. Je recommande toujours aux jeunes qui veulent la tenter : « Faites de la recherche, elle vous procurera sans nul doute de très grandes joies. C'est se grandir que de se plier aux dimensions et au rythme de l'univers en essayant d'en saisir l'intelligence. »

Je n'ai jamais pratiqué l'errance, dans sa réalité totale, qui est exigeante. Je pense – c'est, pour l'instant, mon mouvement personnel – qu'elle doit être motivée par une recherche, par exemple scientifique. Assurément, il n'est pas question de critiquer des joies comme celles que procure l'alpinisme mais, à mon sens, une préoccupation intellectuelle donne au voyage une sorte de « valeur ajoutée », de nouvelle dimension. [...]

A. – L'Arctique est votre terrain de prédilection. Quel message voudriez-vous nous transmettre sur ce sujet ?

J. Malaurie – Les peuples arctiques sont [...] révélateurs d'une situation [très] grave : la pollution de ces territoires, de cet espace qui est au-dessus de nos têtes, un château d'eau : l'Arctique, les dernières réserves d'eau pure de la planète. En polluant l'Esquimaux, nous polluons nos ultimes ressources. [...] Vous savez, s'il y a une guerre, elle se passera très particulièrement dans ces régions. Avec toutes les techniques dont nous disposons, des conséquences foudroyantes peuvent en découler. Il suffit d'un réchauffement de quelques degrés dans l'océan Glacial pour que le Groenland, qui est en auto-équilibre de façon très fragile, se mette à fondre et qu'à l'échelle planétaire, se produise un relèvement des mers de l'ordre de sept mètres, une submersion universelle des côtes, un déséquilibre tellurique. Non, non, ce n'est pas de la science-fiction !

*Extrait des propos recueillis
par Joël PROVANSAL
et Bernard COUVELAIRE*

*Aventure au XX^e siècle
n° 1 p. 10 à 15 (octobre 1978)*

Marcel & Jacques Ichac Ertaud

Aventure – Comment voyez-vous l'avenir du cinéma d'aventure vécu ?

Jacques Ertaud – Pour toutes sortes de raisons, et sauf héros pour conférences du genre Tabarly ou Hillary, cela reste une pâture de télévision. Mais il y a des points d'usure. Une expédition au sens ancien du mot, cela n'existe plus vraiment : tout le monde voyage, tout le monde a tout vu et se lasse ; n'importe quel animal rare, n'importe quelle peuplade reculée ont été montrés trente-six fois à la télévision. De temps en temps vient un « sujet », parce que c'est l'aventure qui s'exprime. Quand arrive un Koko, ce gorille qui « parle » et semble vouloir enseigner le langage sourd-muet à ses enfants, les gens sont passionnés, parce qu'il s'est passé quelque chose. Mais revoir la traversée du Sahara, les danses africaines ou le combat de la mangouste et du serpent...

Pour ma part, je vois deux itinéraires possibles. On peut chercher à aller au-delà – mais alors bien au-delà – de ce qui a été fait. Il y a beaucoup de films ethnologiques, mais sans doute peut-on faire mieux, ne serait-ce qu'en séjournant plus longtemps dans les régions visitées. [...] On peut aussi se livrer dans une expérience personnelle, une aventure humaine où l'on est engagé, aux prises avec des difficultés. Et là, la technologie offre à court terme des possibilités nouvelles : à un certain degré de miniaturisation, l'image fera partie intégrante des gens, on pourra vivre dans l'intimité des êtres et des choses. Cela dit, le cinéma restera toujours affaire d'intelligence...

Marcel Ichac – C'est le conseil que je voudrais laisser à ceux qui ont déjà une certaine expérience du raid et surtout à ceux qui n'ont encore rien fait et sont prêts à partir ; je voudrais leur apprendre à « voir », dans les êtres et les choses, le petit détail qui donne l'impression de la découverte. Et pour cela, nul besoin d'aller au bout du monde. Les clochards de la Maub' à Paris se méfient autant que les indigènes d'Afrique ou d'Amazonie. L'éloignement, facteur d'exotisme pour ma génération, n'est plus suffisant. Il faut sauver la curiosité, éduquer le regard, chercher : un couple de vieux, un paysan, un berger, un gardien de phare... On peut faire un voyage extraordinaire autour d'un tel personnage, et d'une richesse très supérieure à la traversée du Hoggar à cloche-pied !

*Extrait des propos recueillis
par Bernard COUVELAIRE, Patrick EDEL
et Pierre-François DEGEORGES*

*Aventure au XX^e siècle
n° 2 p. 15 à 20 (janvier 1979)*



Nicolas Hulot et Hubert de Chevigny au Pôle. © Archives Guilde

Nicolas Hulot

Aventure – Que pensez-vous de l'évolution du monde de l'aventure ?

Nicolas Hulot – Je n'en pense que de bonnes choses. L'aventure est un espace de rêve et de liberté et si cet espace s'agrandit, tant mieux. Si l'aventure se médiatise, c'est un phénomène contemporain. Si les expéditions de Charcot étaient financées par l'Amirauté, cela correspondait à l'air du temps. On parlait autrefois vers l'inconnu. Plus maintenant. L'aventure, c'est l'air du temps. Si l'aventure se développe à ce point, cela correspond peut-être à la période d'après-guerre la plus longue qu'ait connue la France. L'aventure, c'est surtout un retour à la nature, un retour normal aux choses essentielles. En tout cas, je pense que demain l'exploit pour l'exploit sera une démarche usée, il faudra y ajouter un aspect technologique, scientifique, humanitaire ou tout simplement épicurien. Mais l'aventure ne sera plus un péché d'orgueil...

*Extrait des propos recueillis
par Bernard WOLFROM
et Philippe CÉZARD*

*Aventure au XX^e siècle
n° 46 p. 15 (janvier 1989)*

Nous aurions voulu les rassembler tous ici...

Vous pouvez retrouver les entretiens avec les personnes suivantes au fil des parutions d'*Aventure au XX^e siècle* :

La famille des Pallières (n° 2 p. 44 à 46),
Patrice Franceschi (n° 3 p. 15 à 17),
Haroun Tazieff (n° 3 p. 20 à 25),
Patrick Vallença (n° 8 p. 55 à 58),
Jean-Marc Boivin (n° 13 p. 11 à 14),
Jean-Claude Guilbert (n° 17 p. 16 à 18),
Pierre Desgraupes (n° 19 p. 4-5),
Pierre Schoendoerffer (n° 19 p. 9 à 15),
François Varigas (n° 20 p. 26 à 38),
Patrick Edlinger (n° 20 p. 44-45),
Tim Severin (n° 22 p. 20 à 23),
Laurent Chevallier (n° 22 p. 23 à 30),
Jean-Marie Rouart (n° 30 p. 12-13),
Didier Régner (n° 46 p. 14),
Olivier Föllmi (n° 84 p. 46-47),
Lionel Daudet (n° 88 p. 38-39),
Sylvain Tesson (n° 112 p. 31 à 33).

Et tant d'autres...

Joseph Kessel

Ce qui comptait avant tout, c'était sa vie. Elle se feuilletait comme un livre dont le vent ferait claquer les pages. Kessel exprimait tant de passions et d'histoires propres à tous les hommes qu'il était, je crois bien, le seul écrivain à être l'ami de tous. Jeff pour les proches. « Le lion » pour les « lointains ». Je l'ai connu. Je veux dire que je l'ai touché, que je lui ai parlé, que j'ai mangé, bu, marché avec lui. Je préfère l'appeler Kessel. Je n'étais pas un intime comme quelques-uns et plus tout à fait un lecteur comme les autres. Face à lui.

La première fois que je l'ai rencontré, il m'a dit : « Ah, c'est vous ! » On lui avait fait l'article. J'ai fermé ma gueule pour regarder la sienne et la voir s'animer. Extraordinaire. Il a tout de suite raconté une histoire. Comme dans les livres. Les siens. Mais ses livres avaient toujours été pour moi « les livres ». Je l'ai revu d'autres fois. Je n'étais jamais seul avec lui. Toujours avec l'un ou l'autre de sa bande : Raymond Moretti, Louis Nucera, Georges Walter... Quelques autres. L'amitié, l'estime, l'admiration n'ont que faire du confessionnal. Kessel racontait. Et toujours sa gueule, ses histoires. Uniques. Graves, chaudes. A en frissonner, à en redemander.

Au mois de mai dernier, je désirais le revoir pour l'inviter au *Magazine de l'Aventure*. « Dépêche-toi, avant qu'il ne meure à son tour ! », avait-on lancé autour de moi. J'ai fait traîner. Par superstition ; par souci du « A quoi bon ! ».

Le 26 juillet dernier, Kessel était inhumé au cimetière du Montparnasse. Ce même jour, à la même heure, j'enterrais ma grand-mère. Les deux personnes à m'avoir vraiment raconté des histoires sont retournées à la terre de concert. Troublant signe du destin. Puissent-ils, lui, le boulingueur, le raconteur, et, elle, la cousette à la cuisse légère qui broda sa vie, casser beaucoup de verres et danser là où ils sont ! Valsent les souvenirs... Ainsi, je n'ai pu être là, « au Montparnasse », pour Kessel, parmi les siens, une dernière fois. On ne fait pas la tournée des morts comme celles des vivants. Salut vieux !

Mais pourquoi n'écrivait-il plus durant les dernières années, s'étonnait-on partout ? Parce que Kessel trouvait, puisait, extirpait son inspiration, son écriture de la vie elle-même, de ses tourments, de ses mouvements. Fatigué, las, loin, il n'était plus dans son aventure. C'est tellement clair, facile à comprendre.

Chaque homme qui se bat pour sa dignité, chaque femme qui griffe doucement l'amant, chaque être qui rit ou qui pleure, chaque frontière qui s'ouvre sont autant de pages à glisser entre celles noircies et tracées *allegro* par Kessel. Une œuvre immense et continue à jamais.

par Jean-Claude GUILBERT

Lucien Pfeiffer

Lucien Pfeiffer, chef d'entreprise atypique, initiateur du crédit-bail en France avec Pretabail, est décédé le 12 novembre 2007, à 86 ans. C'est grâce à lui et à Hugues Renaudin que furent créées par la Guilde des premières Bourses de l'aventure en 1971. Nous lui rendons ici un sincère hommage en reprenant ce texte qui expose sa philosophie.

Lucien Pfeiffer [...] est de ceux qui ont la foi, pour de vrai, ce qui étonne toujours un peu dans notre univers de dilution et lui donne une solidité redoutable. L'auteur est fondamentalement un homme d'association ; la première, à ses yeux, est la famille : « Qu'un homme et une femme puissent compter à la vie à la mort, l'un sur l'autre, sans réserve et tant qu'ils vivent est ce qu'il y a sans doute de plus merveilleux au monde » ; ses dix enfants en témoignent. Puis c'est la communauté de voisinage qu'il a réalisée à Saint-Germain-en-Laye et l'ensemble de la vie sociale ainsi conçue comme une série de cercles concentriques s'autogérant dans toute la mesure du possible.

Sa réponse est une mystique de l'entreprise coopérative qui a de quoi faire pâlir les émules de Max Weber qui voient notamment « le mal français » en notre incapacité à partager la mystique du profit sanctificateur. L'essentiel, pour Lucien Pfeiffer, sa passion, c'est l'entreprise au sens humain du terme, c'est-à-dire conçue comme une association d'hommes, une société de partenaires, rejoignant en cela toute une tradition française profondément catholique qu'ont illustrée les phrases fameuses de Saint-Exupéry. L'argent ? le profit ? Bien sûr, mais à leur place, comme élément de l'entreprise – sans plus.

Le plus amusant, c'est que ce genre de théories – de bons sentiments, dira-t-on – ont conduit dans le cas présent à la constitution en quelques années d'un Groupement Français d'Entreprises réunissant 2 704 d'entre elles, doté d'un capital de plus de 111 millions de francs et de plus de 20 sociétés de services comprenant plus de 2 000 salariés.

Le rire, alors, a changé de camp, pour certains de couleur, et ce fut, entre ce corsaire de la finance et les lourds vaisseaux de ligne de la banque traditionnelle, une belle bagarre que raconte son livre : *L'argent contre l'entreprise* ⁽¹⁾.

Dès le départ, un malentendu existait entre Lucien Pfeiffer et ses partenaires (avant que d'être adversaires) banquiers. Le crédit-bail qui, pour lui, était une philosophie devant révolutionner l'entreprise, n'était pour eux qu'une technique de plus.

En marge du système actuel, dont l'extrême organisation va souvent à l'encontre des principes initiaux, il réinvente l'entreprise à partir de l'idée coopérative, fait modifier les lois, ramasse l'épargne en dehors même de la Bourse pour la mettre au service des entreprises adhérentes, innove de tous côtés, vise à l'abolition du salariat pour son personnel doté d'un statut original.

Mais ses convictions sont mises à rude épreuve et il ne cache rien de ses désillusions : il découvre avec déception que l'inventeur américain du système qu'il a créé en France, le *leasing*, n'avait pour seule motivation qu'une astuce fiscale et que, probablement, la plupart des chefs d'entreprises adhérents au GFE ne lui en demanderaient pas finalement davantage : au moment des difficultés, ils brillèrent par leur absence. De la même manière, les salariés, pas encore partenaires et peut-être moins bien payés qu'ailleurs, ne se sont pas levés pour défendre l'entreprise en difficulté. Le véritable partenariat ne tient-il pas davantage des dispositions psychologiques des travailleurs et de la capacité d'entraînement et de motivation du chef d'entreprise que du système censé régir leurs rapports ?



L'autogestion : un comportement

L'aventure du GFE a été brisée avant qu'elle n'ait pu donner toute sa mesure : « Nous prétendions contester le pouvoir que donne la propriété de l'argent... Pour moi, l'autogestion n'est pas un ensemble de règles, de statuts, de structures, de slogans politiques, mais un comportement de l'homme. Un homme qui règle ses problèmes lui-même tant qu'il le peut, au lieu d'attendre et de revendiquer que d'autres les règlent pour lui. »

Il définit le tournant de notre civilisation :

« Ou les hommes auront été suffisamment aliénés par le salariat et n'aspireront plus à en sortir ; ils se contenteront de revendiquer toujours plus de sécurité, plus de rémunération, pour moins de travail ; nous irons vers un régime d'étatisation et de fonctionnarisation généralisées donc nécessairement oppressif. Ou des travailleurs voudront prendre leur sort entre leurs mains pour construire une société que certains appellent autogérée. Ce qui implique qu'ils veuillent et puissent se construire en responsables, responsables de leurs actes, responsables de leurs résultats.

Et nous bâtirons une société libre... »

Le banat de Temesvar

Il se souvenait alors du banat de Temesvar, lorsqu'à 26 ans, reçu par le chef du gouvernement de l'époque, il fut chargé en 1948 de préparer l'implantation de 200 000 descendants de Lorrains repliés de cette région limitrophe de la Tchécoslovaquie et de l'URSS devant l'armée soviétique. Avec plusieurs centaines de jeunes issus des communautés de travail du type de celle de Boismondau, et peu enthousiasmés par la France d'après-guerre, c'est le projet de créer une nouvelle France sur les hauts plateaux de l'Adamaoua au Cameroun qui devait le conduire dans ce pays où commença l'aventure.

C'est peut-être en s'en souvenant qu'il conclut son livre en proposant la création de « villages-qualité de vie » qui seraient des oasis où Lucien Pfeiffer voudrait nous faire croire qu'il irait cultiver ses tomates.

Notre millénaire est né avec l'essor fantastique des centaines de monastères bénédictins, qui, sous saint Hugues, étaient alors l'Europe et y mettaient en valeur les terres, les cœurs et les esprits. Va-t-il se terminer par le repliement sur des communautés frileuses qui, toutes variantes confondues, ne sont en fin de compte préoccupées que d'elles-mêmes ?

La qualité de la vie c'est la qualité du combat que l'on mène.

par Patrick Edel
Aventure au XX^e siècle
n° 7 p. 56-57 (avril 1980)

1. Editions L'Atelier du possible.

Paul-Émile Victor

Paul-Émile Victor fut de ces hommes que leur nom propre évoque mieux que des noms communs dont, évidemment : explorateur, entrepreneur, inspirateur, en faisant pour la Guilde un président d'Honneur idéal et attentif. Explorateur, Paul-Émile fut l'un des derniers à parcourir des espaces vierges de la planète : après une première mission déposée par le *Pourquoi Pas ?* du docteur Charcot – les anciens de la Guilde se souviendront au 1^{er} Forum de l'aventure du récit de leur rencontre –, il traverse en 1936 une tache ô combien blanche de la carte au Groenland, 800 km en 40 jours avec trois amis et des traîneaux à chiens.

Son attrait des grands espaces polaires se double de l'attachement porté à ses rares habitants et, vivant pendant quatorze mois avec une famille esquimau sur la côte est du Groenland, ses talents de dessinateur en feront un ethnographe remarquable : il rapporte une multitude de notes, dessins et près de 4 000 objets qu'il donnera au musée de l'Homme ainsi que plusieurs centaines d'enregistrements sur un monde encore intact constituant une œuvre à la valeur scientifique reconnue.

[...] Paul-Émile fut aussi un grand entrepreneur. Fondateur des Expéditions Polaires Françaises en 1947, celles-ci totalisaient en 1990 65 expéditions, plus de 3 000 participants scientifiques et techniciens, plus de 450 000 km parcourus en véhicule chenillé, de 10 000 heures de vol de support aérien, de 50 000 tonnes de matériel affrêtées par 65 navires, ayant permis environ 500 monographies scientifiques importantes et un millier d'articles scientifiques.

[...] Mais c'est au-delà encore, par sa personnalité et le charme qui en émanait, qu'il fut un inspirateur. Mélange de réalisme et de désintéressement, de bienveillance et de sévérité, il avait un esprit ouvert et, bien qu'ayant beaucoup à raconter, il était

curieux de ses interlocuteurs qu'il savait écouter comme il l'avait fait des Esquimaux. Sa vivacité d'esprit le conduisait parfois à un jugement sur lequel il pouvait revenir car, esprit libre ne raisonnant pas à partir d'un prêt-à-penser mais d'un solide bon sens, il s'exposait à des contradictions.

Je regrette que nous n'ayons eu certaines discussions mais comme, finalement, nous tombions en général d'accord, il ne tenait peut-être pas à le devenir trop.

[...] Ce qui dominait chez lui était un esprit toujours positif tourné vers l'avenir et un équilibre qui le rendait sûrement précieux dans les moments difficiles. Il nous laisse l'expérience d'une vie maîtrisée, ne s'étant pas laissé entraîner à subir les contraintes artificielles que nous acceptons de la vie moderne et qu'il comparait aux dures contraintes naturelles mais aussi à la grande liberté qu'il connut avec les Esquimaux. Cette liberté le tint éloigné des hautes fonctions qu'il aurait pu assumer au-delà du domaine polaire et qu'il transmittait à d'autres lorsqu'elles lui furent proposées.

Le bon sens l'avait conduit dans un site de rêve à Bora Bora où, avec une femme également de rêve, Colette, ils donnaient l'image du bonheur tel, disait avec justesse Paul-Émile, que chacun pouvait le construire s'il décidait de le vouloir.

À l'image des deux grands polaires qu'il admirait, Nansen et Shackleton, il aura montré que l'esprit d'aventure qui conduit aux extrêmes convient aux sages.

par Patrick EDEL

Aventure au XX^e siècle
n° 70 p. 24 (été 1995)



© EPF



© Archives P.-E. Victor

Théodore Monod

De face, l'air triste. De profil, un marabout (l'oiseau) déambulant rêveur. Mais l'œil se plisse, la répartie fuse, l'ironie se fait cinglante, la réflexion pénétrante, Théodore Monod, Monod l'Africain, est là pour nous étonner, provoquer notre admiration. Théodore Monod fait partie de cette génération de chercheurs complets nés avec le siècle, capables, avec beaucoup de modestie et une infinie rigueur, de mener au rythme du chameau les enquêtes les plus approfondies, et les plus persévérantes : Kilian, Despoix, Capot-Rey (celui-ci, grand blessé de la guerre de 14, traversant le Borkou avec un pilon en bois), et bien d'autres. Amis motards, qui rugissez entre regs et dunes sur vos Yamaha, ces hommes ont jeté au vent du désert les semences de vos découvertes personnelles.

Monod, lui, sait tout de l'Afrique de l'Ouest (il me ferait certainement les gros yeux s'il lisait ces lignes). De Tindouf à Tombouctou, de Béchar à Gao, de Tamanrasset à Bir Amran, de la Kédia d'Idjil à Néma, il a tout parcouru, à pied, à chameau, plus tard en Land Rover (mais ça va trop vite). Rien de ce qui concerne la zoologie, la langue, la géologie, la géographie humaine, la botanique, l'histoire de ces régions ne lui est étranger. Alors que depuis la Seconde Guerre mondiale,

la recherche scientifique s'est fortement spécialisée au point que nombre de chercheurs sont rigoureusement cantonnés dans leur discipline, Monod, lui, est un des derniers encyclopédistes de ce temps, au sens où Diderot l'entendait : théorie et pratique constamment confondues, dans toutes les disciplines. Travaillant sur l'histoire approfondie de l'île d'Arguin, au large du cap Blanc, on le retrouve défendant avec la dernière énergie le projet de réserve du banc d'Arguin (immense réserve de faune et de flore sur les côtes mauritaniennes) et le faisant aboutir contre vents et marées.

Spécialiste des déserts et particulièrement de la Mauritanie, il en dresse la première carte géologique, tout en herborisant au fil des oueds. Il crée l'Institut Français d'Afrique Noire (IFAN) en 1938, à Dakar (actuellement Institut Fondamental d'Afrique Noire), pépinière de chercheurs et de professeurs de grand talent qui ruent, quelquefois, dans les brancards en face de cette énorme personnalité : végétarien, antimilitariste, digérant peu la calotte et, surtout, animé d'un formidable sens de l'humour, dont les traits en ont blessé plus d'un !

A ceux qui souhaitent réellement découvrir le Sahara, le Sahel, l'Afrique de l'Ouest je conseille de lire cette véritable bible du

saharien qu'est *Méharées*, paru en 1937 ⁽¹⁾ dont la réédition me semble être une œuvre de salut public. Cela se lit comme un roman. Exactitude et finesse de l'observation scientifique s'y conjuguent à une constante réflexion sur le monde et sur l'action du chercheur. « Au chameau et au bouc, au véhicule et au récipient, aux deux seuls vainqueurs du Sahara », tel en est l'exergue. Quant à la fin...

Et c'est tout ? - C'est tout - Ça finit comme ça ? - Ça finit comme ça. Mais oui, le livre s'achève ainsi, comme la plus ordinaire des étapes, sans le couplet de rigueur, sans le pathos d'usage, sans « ombre bleue des palmes », sans « souffrance délectable », sans « terre d'épouvante et du mystère », sans « pays de la peur », sans « royaume des sables de feu », sans « envoûtement », sans « adieu nostalgique au désert »...

Avec vous et chez moi, cela ne prendrait pas. Inutile. D'ailleurs, vous étiez prévenus, honnêtement.

par Claude PAVARD

Aventure au XX^e siècle
n° 7 p. 47 (avril 1980)

1. Editions Je sers. Rarissime. Quasi introuvable. A lire absolument aussi : *Les déserts* (Editions Horizons de France, 1973), abondamment illustré. Les deux derniers chapitres en particulier : « Le Sottisier » et « Les Visiteurs », chef-d'œuvre d'humour et de réflexions lucide.

Nicolas Jaeger

Nicolas Jaeger, disparu sur l'arête du Lhotse Shar, a trouvé, dans ce rendez-vous, la plénitude. Combien d'alpinistes, connus ou inconnus, morts en montagne, là où ils souhaitaient mourir, ont marqué l'histoire de cette discipline exceptionnelle ; mais combien se sont trouvés seuls au dernier jour ?

Nicolas avait choisi. Solitaire, il connaissait les risques, mais la recherche du bonheur dans l'extrême difficulté l'emportait. C'est en cela que, marchant épuisé au milieu d'éléments déchaînés mais poussé par la rage de vaincre, il a trouvé sa plénitude.

Sans doute l'un des meilleurs alpinistes du monde, dont les grandes premières dans les Alpes comme dans les massifs extra-européens témoignent, il était tout aussi brillant dans sa vie professionnelle, tenant à apporter à la médecine le résultat de ses expériences personnelles.

Mais, où qu'il fût, en montagne ou dans le quotidien, il cultivait l'amitié comme une sorte de bien sacré. C'est ce qui nous faisait l'apprécier, l'aimer.

Que de chemin parcouru entre le jour où nous nous rencontrions dans le couloir Gervasutti au Tacul – il était déjà seul, à 18 ans ! – et ce 15 octobre 1978 où nous atteignions le Toit du monde. Hier, cela paraissait comme normal ; aujourd'hui, alors qu'il n'est plus, ce long chemin apparaît comme ayant été d'une telle richesse. Parce qu'il avait l'ambition d'être, il nous appartient de dire ce que ce garçon mort si jeune a été, marquant son passage dans la vie d'un si fort rayonnement que, bien au-delà du souvenir, c'est l'exemple que l'on retient.

par Pierre Mazeaud

Aventure au XX^e siècle
n° 8 p. 12 (octobre 1980)

(voir aussi, p. 14-15, l'article de Janine Niepce)



Expéditions N. Jaeger,
Solidarités Pérou 1978.
© Editions Denoël

Henry de Monfreid

ou le sens de la liberté

Les éditions Grasset, dans la collection « Lectures et Aventures » destinée aux jeunes, rééditent deux titres d'Henry de Monfreid, *Drame éthiopien* et *Légende de Madjélis*, dont les couvertures ont été dessinées par Hugo Pratt. Son petit-fils, par le texte et par l'image, nous rappelle celui qui enchantait nos premières réunions à la Guilde.

Liberté, mot galvaudé s'il en est, à tel point qu'aujourd'hui en Ton nom on peut tout faire et son contraire... Monfreid ⁽¹⁾, malgré les apparences, malgré les clichés tenaces et les *a priori* qu'il suscite encore, ne s'est pas cru autorisé à faire n'importe quoi en son nom. Et Dieu sait s'il chérissait la liberté au point d'avoir trouvé le temps de vivre une, deux, trois, quatre, ou cinq vies hors du commun ! Sa soif de liberté (et de curiosité) l'a entraîné dans des aventures incroyables qu'il a pourtant toujours cherché à éviter.

On ne parle plus de la corne de l'Afrique sans faire référence à ses aventures là-bas : oui, il a été marchand d'armes (des fusils Gras réformés en Europe), marchand de haschich en un temps où c'était un monopole anglais ; oui il a pêché des perles ; oui il a partagé sa vie avec des Somalis, des Afars, des Issas ou des Yéménites. Mais

on oublie un peu vite que cette liberté, il l'a aussi utilisée à soigner des gens pour leur redonner espoir : les Ethiopiens de Diré-Daoua savent toujours son nom et là-bas où se trouve sa maison, il y a encore des gamins pour vous montrer le chemin ⁽²⁾. Ce sens de la liberté existe encore aujourd'hui et Monfreid, par ses écrits enflammés ⁽³⁾, nous le fait toujours partager. A tel point que jeunes (et moins jeunes), en référence à notre aventurier national, partent à l'aventure dans le seul but de trouver une liberté qu'ils n'ont peut-être pas connue, ou retrouver celle qu'ils ont perdue ⁽⁴⁾. Monfreid au Yémen mythique, en Ethiopie, au Kenya, en Somalie ou en Inde, Monfreid insaisissable en mer Rouge, dans le golfe d'Aden ou dans l'océan Indien : sa liberté est si grande que bien malin est celui qui saura l'attraper !

par Guillaume DE MONFREID

Aventure au XX^e siècle
n° 77 p. 50 (automne 1997)

1. Membre honoraire de la Guilde européenne du raid.
2. Préface de *L'incroyable Henry de Monfreid*, Daniel Grandclément, Grasset.
3. La plupart des écrits de Monfreid sont chez Grasset : 74 livres dont *Les Secrets de la mer Rouge*, *Aventures de la mer*, *Croisière du haschich*, *La Poursuite du Kaipan*, etc.
4. Association Altair (du nom d'un des boutres d'Henry de Monfreid), pour handicapés, dont le thème est : « Rééducation et réinsertion par la mer ». Pierre Bardina, 7 rue Charles Fourier, 11100 Carcassonne. N. B. : l'Altair est mouillé à Leucate.

Jean-François Deniau :

le goût de la gloire

Si, tel Charles Quint, Jean-François Deniau avait assisté à sa cérémonie d'adieux – telle probablement qu'il l'avait souhaitée – il aurait apprécié qu'elle fût à l'image de sa vie : brillante.

En la cathédrale Saint-Louis des Invalides, il est peu courant de voir évoquer un disparu par « sa culture de l'aventure ». Non que celle-ci soit étrangère aux Armées – les drapeaux suspendus sous la voûte, pris à l'ennemi au cours des siècles, en témoignent – ou à l'Eglise – saint Augustin fut opportunément cité : « Tant que tu le peux, ose » – mais l'aventure dans ces deux cas est une conséquence.

Jean-François Deniau, tout en servant loyalement les valeurs et les institutions auxquelles il fut fidèle, était animé par une recherche de l'excellence et c'est par cette démarche très personnelle que marin, écrivain, voyageur, témoin de l'humani-

taire, blessé plutôt que malade, il devenait utile aux autres dont l'admiration confortait, tel un miroir, le courage qui lui était naturel. Dans ce temple de la gloire dont l'Empereur voisine avec ces Invalides qui, rappelons-le, ne sont pas seulement un bâtiment mais aussi ceux dont les souffrances sont le prix de la gloire, le parcours singulier de Jean-François Deniau nous laisse un exemple de refus de la médiocrité.

par Patrick EDEL

Actions
n° 79 p. 4 (printemps 2007)

Jean-François Deniau nous fut d'abord connu comme marin, puis c'est avec la Guilde qu'il se rendit en Afghanistan alors occupé par les Soviétiques. Il s'impliqua par la suite sur le Liban où la Guilde était aussi bien présente. Il participa à de nombreuses reprises aux diverses manifestations de la Guilde notamment le Festival du film d'aventure vécue dont il présida le jury.

Faute de place, nous ne pouvons, ici encore, reproduire tous les portraits qui ont été publiés dans la revue.

Citons pour mémoire :

Alain Bombard

par Léonard Barcurière (n° 5 p. 34-35),

Kurt Diemberger

par Pierre Mazeaud (n° 5 p. 36)

et par Jean-Michel Asselin (n° 89 p. 4-5),

Roger Frison-Roche

par Pierre Macaigne (n° 6 p. 40-41),

Jean Afanassieff

par Sylvain Jouty (n° 13 p. 57),

Reinhold Messner

par Erich Beaud (n° 20 p. 46-47),

L'abbé Simon dit « l'abbé volant »

par Philippe Lallet

et Marceline Laboiry (n° 22 p. 48-49),

Christophe Profit

par Yves Ballu (n° 32 p. 22 à 25),

Nicolas Vanier

par Alain Rastoin (n° 85 p. 6-7), etc.

Ainsi que les hommages suivants rendus à quelques-uns de nos amis :

Lionel Terray

par Pierre Macaigne (n° 1 p. 22-23),

Alain Colas

par Pierre-François Degeorges

(n° 6 p. 16 à 18),

Gaston Rébuffat

par Yves Ballu (n° 32 p. 17 à 19),

Walter Bonatti

par Pierre Mazeaud (n° 37 p. 20),

Maurice et Katia Krafft

par le Dr R. Krafft (n° 58 p. 8),

par Jean-Louis Cheminée

et Jacques Durieux (n° 74 p. 12-13),

Hugo Pratt

par Jean-Claude Guilbert (n° 70 p. 60),

Benoît Chamoux

par Kurt Diemberger (n° 74 p. 5),

Patrick de Gayardon

par Erich Beaud (n° 81 p. 5),

Chantal Mauduit

par Jean-Michel Asselin (n° 81 p. 6),

Eric Tabarly

par Bernard Décréé (n° 81 p. 7),

Eric Escoffier

par l'équipe de *Vertical* (n° 81 p. 8),

Alain Bombard

par Patrick Edel (n° 95 p. 2 à 5),

Jean-Marc Boivin

par Claude Gardien (n° 109 p. 34-35).

Et tant d'autres...

AVENTURE UTILE

Si l'aventure se suffit à elle-même, elle peut aussi servir les priorités des pays que nous aimons...

Entretien avec le docteur Pierre Fyot

Aventure – Vous êtes fondateur de Médecins du Monde ?

Pierre Fyot – Oui, j'en suis l'un des fondateurs, le premier président a été Bernard Kouchner. J'appartiens au groupe de médecins qui est à l'origine de Médecins sans Frontières. C'est une organisation qui est née des anciens du Biafra. C'est en 1979 que nous avons créé Médecins du Monde. Je crois que ce n'est pas un groupe dissident, ce sont plus simplement des gens qui, à cette date, ont décidé de souhaiter bonne chance à Médecins sans Frontières qui était devenu une organisation considérable, adulte et majeure, et pour notre part, nous avons voulu retourner aux sources en recréant quelque chose de plus confidentiel, en revenant un peu à l'idée des « Commandos de la Médecine » qui avaient présidé à la création de Médecins sans Frontières. [...]

A. – Est-ce qu'on ne rêve pas un peu lorsqu'on sait que le nombre total des individus impliqués comme volontaires dans l'action humanitaire se limite à quelques centaines de personnes en France ? Est-ce qu'un nombre aussi restreint peut prétendre changer la nature des rapports entre nos pays et ceux du Tiers-monde ?

P. Fyot – Je vais répondre d'une façon un peu méchante à cette question. C'est toujours une minorité qui engage les grandes actions ; en 1943, il n'y avait pas la moitié des Français qui résistaient. Cela fait tache d'huile et aujourd'hui, ces organisations de volontaires, même si elles recrutent une très petite minorité, représentent quand même quelque chose d'important. De plus, elles représentent pour le pays tout entier et pour ceux qui y vivent une fenêtre qui s'ouvre. [...]

A. – Et des rencontres comme celle du Forum d'Agen, est-ce que cela vous paraît utile ?

P. Fyot – Il m'est difficile de vous répondre puisque, pour l'instant, il n'y a eu qu'un seul Forum d'Agen, mais au vu de ce qui s'est passé l'année dernière, je peux vous dire que cela me paraît essentiel. A Agen, en 1983, un très grand nombre d'organisations qui s'ignoraient se sont rencontrées. Bien sûr, cela peut paraître un peu fastidieux, mais il est très important pour

chacun d'entre nous de savoir ce qui se fait ailleurs dans le domaine humanitaire. Cette année, il va falloir que le Forum d'Agen extrapole et aborde des thèmes plus importants qui touchent le fond des problèmes de l'action humanitaire. Par exemple, le thème du témoignage. C'est l'une des grandes idées de Bernard Kouchner avec laquelle je suis absolument d'accord. Les médecins sont appelés à dire des choses qui, quelquefois, peuvent ne pas faire plaisir. [...]



Pierre Fyot médecin du Djebel. © Archives Guille

A. – Est-ce que vous vous reconnaissez dans l'idéologie que l'on appelle tiers-mondiste ?

P. Fyot – Je ne sais pas exactement quel est le contenu du tiers-mondisme. Je comprends bien que les échanges internationaux passeront par le Tiers-monde et qu'à cet égard, le Tiers-monde commande notre avenir. Mais, en ce qui concerne l'idéologie à laquelle vous faites allusion, j'éprouve plutôt des réserves et même du ressentiment. L'idéologie tiers-mondiste qui, dans notre pays, est le fait d'une certaine *intelligentsia*, me paraît justement sélective et, à ce titre, je ne peux pas être d'accord.

A. – Le tiers-mondisme, cela consiste aussi à donner raison à des peuples pauvres parce qu'ils sont pauvres, et cela en dépit de défauts évidents ?

P. Fyot – Donner raison à tout prix et pour des motifs politiques à des mouvements dits révolutionnaires, c'est ouvrir la porte à toutes les injustices et à toutes les dictatures. C'est une erreur fondamentale qui peut conduire à un néocolonialisme dérisoire.

A. – Il n'empêche que l'action humanitaire est moins forte que l'action politique, que la paix est moins forte que la guerre. Est-ce que l'action humanitaire ne sera pas inévitablement noyée dans les conflits de puissance qui se déroulent sur le théâtre des pays du Tiers-monde ? L'action humanitaire peut sans doute être un témoignage, mais est-ce qu'elle a les moyens de dépasser ce simple témoignage ? Autrement dit, est-ce que toute action comme la vôtre n'est pas obligatoirement cantonnée dans une sorte d'individualisme ?

P. Fyot – Elle est sûrement condamnée à un certain individualisme, même si les gouvernements semblent commencer à s'y intéresser. De toute façon, le but final que nous poursuivons, ce n'est pas de généraliser l'assistance au Tiers-monde, c'est de lui donner les moyens de s'équiper lui-même, en médecins, en hôpitaux, en infirmiers, etc. Mais en attendant, il faut bien prendre position, et à votre question, je répondrai deux choses : la première, c'est que lorsque vous rendez à une mère le dernier enfant qui lui reste vivant, le regard de cette mère suffit à justifier tout votre engagement, si symbolique et si limité soit-il eu égard à l'ampleur des misères. En second lieu, je répondrai que lorsque vous débarquez en Afghanistan ou en Erythrée dans un maquis qui se bat pratiquement à mains nues contre un ennemi tout puissant, vous éprouvez un peu le sentiment que l'on éprouvait lorsque des parachutistes américains, pendant la guerre, venaient partager la vie d'un maquis français. Cette présence est un témoignage de solidarité qui me paraît extrêmement importante. [...]

A. – Dans votre premier livre, vous évoquez la mort d'un officier en disant qu'il est mort pour la France qui s'en fout, c'est-à-dire qu'il est mort pour rien, et dans le film, vous présentez le personnage un peu célinien, très

pessimiste, d'un homme revenu de tout. Alors, aujourd'hui, docteur Fyot, quelle est votre certitude ?

P. Fyot – Dire la vérité, ce n'est pas forcément être pessimiste. Dire que je ne crois plus aux idéologies, que je ne crois plus à ces grandes idées que l'on agite devant les gens, dire que les gens de terrain qui vivent les réalités au jour le jour sont, en fin de compte et toujours les dindons de la farce, cela ne signifie pas que je suis pessimiste, mais plutôt que je suis devenu sceptique sur toutes les aventures dans lesquelles on m'a engagé. Si j'étais pessimiste, je resterais chez moi, tranquillement, à lire le journal. Si je vais encore ici ou là, si je me remue, c'est précisément parce que je crois encore en l'homme. Quelles sont mes certitudes ? Ma certitude, c'est que je n'en ai plus. Tout ce qu'on m'a appris a changé, toutes les valeurs que l'on m'a enseignées se sont transformées ou ont disparu. C'est ce que représente pour moi le mouvement de mai 1968. C'est la remise en cause de toutes sortes de vérités qui craquaient.

Simplement, je pense qu'à cette époque, l'erreur a été de tout remettre en cause et de jeter le bon grain avec l'ivraie. Tout a été remis en cause, même des principes élémentaires et essentiels, auxquels moi je reste attaché, et jusqu'à présent, rien n'a été proposé pour les remplacer. Je n'ai plus de certitude mais je suis encore prêt à mettre mon activité, mon courage, mon métier, au service de ce qui me paraît aller dans le sens où je ne peux pas me tromper. Je ne dirais plus jamais aux gens quels choix ils doivent faire, ni quel est le sens du salut. En revanche, en allant soigner des gens qui sont les perdants, je suis certain de ne pas me tromper. Si vous me demandiez, aujourd'hui, ce qui m'a le plus frappé tout au long de ma vie un peu mouvementée, je vous répondrais, sans hésiter, c'est la lâcheté. La lâcheté est sûrement à mes yeux le sentiment le plus répandu et le plus frappant dans la conduite humaine, ou plus précisément dans la conduite humaine de notre époque. A un jeune qui me demanderait conseil maintenant, je ne saurais pas quoi répondre sur la vérité. Je saurais seulement lui dire qu'il ne doit pas être lâche, qu'il ne doit pas tricher avec les idées ni avec lui-même et qu'il peut aller sans crainte de se tromper là où son cœur lui dit d'aller.

*Extrait des propos recueillis par
Michel AUFFRAY*

*Aventure au XX^e siècle
n° 26 p. 16 à 22 (automne 1984)*

Entretien avec Bernard Kouchner

Aventure – A l'origine de l'aide médicale d'urgence dans le Tiers-monde, il y a l'expérience de quelques médecins au Biafra. Tu étais de ces médecins, Bernard ?

Bernard Kouchner – La guerre du Biafra datait de 67 et nous ne l'avions pas vue. Rappelons-nous du parfum de l'époque, nous étions occupés à jouer à mai 68 avec lyrisme, ce que je ne regrette pas. C'était une année très égoïste, et pourtant ce fut une année internationale.

Septembre 68 : des volontaires très différents se retrouvent au Biafra dans la première équipe de la Croix-Rouge française mise à la disposition de la Croix-Rouge internationale, Max Récamier et moi en particulier, et viendront plus tard Pascal Grellety-Bosviel, Vladan Radoman, Minor Eyssen-Hernandez, bref, les fondateurs de Médecins sans Frontières. Première équipe, premier constat : nous ne connaissions pas le Tiers-monde. Nous découvrons une pratique médico-chirurgicale différente, celle du geste, de l'efficacité, des petits pas. Nous prenions contact avec un monde qui n'avait plus rien à voir avec l'Occident, avec ce qu'on nous avait appris. Nous découvrons le Tiers-monde, le mensonge par rapport à lui. Notre information sur la guerre du Biafra tenait à ce que nous en lisions dans la presse : mésinformation, ou désinformation. Ces articles correspondaient rarement à la réalité. Nous avons ainsi découvert une véritable lutte populaire. Souvenons-nous : d'un côté, il y avait à la fois l'Angleterre, l'URSS et l'Allemagne de l'Est, et cette coalition groupée aux côtés du Nigéria définissait le Biafra comme un épouvantail. Et nous, médecins, découvrons ce qu'à l'époque j'ai appelé « les bons et les mauvais morts » : un concept choquant que jusqu'au Biafra, implicitement, nous avions accepté, au nom de ce noyau dur d'explication historique que nous traînions tous.

Ces problèmes n'avaient-ils rien à voir avec la médecine ? Je ne suis pas sûr, car si la chirurgie de guerre ressemble à la guerre, la malnutrition des enfants, conséquence du blocus alimentaire employé comme une arme, nous concernait dans notre métier. Après avoir traité trois semaines un enfant Kwashiorkor et l'avoir sauvé, on le renvoyait dans sa famille. Un mois après, il nous revenait mourant. Que pouvaient faire les médecins dans cette situation ? Et que fait-on en Ethiopie aujourd'hui ?

Tous les problèmes posés maintenant, dont celui du témoignage, celui de l'efficacité médicale et de la réflexion sur le Tiers-monde, s'originent pour nous dès la première équipe de médecins du Biafra. Ce sera le creuset des fondateurs de MSF.

Décrire ce groupe n'est pas indifférent pour comprendre ces organisations médicales françaises de l'urgence. C'est la rencontre de Max Récamier, chrétien, plutôt traditionnel que progressiste, à l'époque, et moi, plutôt politique et plutôt issu de la gauche, de l'alchimie de la réunion de ces deux individus, de deux courants différents, que naquit MSF.



Pierre Fyot et Bernard Kouchner en mission au Kurdistan. © Archives Gulide



Bernard Kouchner et Patrick Edell au Forum d'Agen. © Archives Guilde

Revenons à la vie politique française dans les années soixante. C'était la fin de la guerre d'Algérie, la chute d'une époque et le début d'un gauchisme triomphant qui, pour certains, tombera en maoïsme. Notons que ces activistes français refusèrent d'aller plus loin, de devenir la Brigade Rouge en Italie ou la bande à Baader en Allemagne. Pourquoi ? C'est qu'un humanisme nouvelle manière surgira aux confins d'un groupe politique et d'un groupe chrétien, ce qui fut représenté par Max et moi, que les groupes gauchistes et d'autres rejoindront plus tard.

Au Biafra, en 1968, le politique et le chrétien réagissaient différemment. Ce qui m'apparaissait étonnant n'était pas surprenant pour Max. Je découvrais, par exemple, que la nature de la bombe qui tuait un enfant biafrais ne suffisait pas à la caractériser politiquement. Ce n'est pas parce que la bombe était soviétique que l'enfant était de droite. Et puis, un enfant de droite, ça voulait dire quoi ? Un peuple de droite ou un peuple de gauche, cela signifiait-il quelque chose ?

Pour Max, il s'agissait d'évidence. Lui, il avançait plutôt vers la gauche, et moi je m'en extirpais. Je suis allé trois fois au Biafra : à côté de l'hôpital chirurgical de Awo-Omama, nous avons organisé un immense centre pédiatrique : Santana. Dans les salles d'opération surchauffées, entre deux malades, nous parlions. Nous avions pris en charge un hôpital de 300 lits avec 1 200 malades chirurgicaux, plus de trois patients par lit, un en dessous, etc. Nous recevions parfois 150 blessés à la fois. Nous opérions pendant 48 heures et plus. Le besoin d'une organisation médicale se faisait vraiment sentir. C'est là-bas que nous avons rêvé de créer une organisation médicale pour répondre aux besoins spécifiques de la médecine des pauvres. La Croix-Rouge internationale n'était absolument pas « médicale » : même pas un médecin permanent. Comme tout a changé !

L'idée de Médecins sans Frontières est née devant cette nécessité. Elle s'est immédiatement accompagnée d'un besoin d'ouverture « politique ». Pas au sens de la politique politicienne, de l'étiquette

gauche-droite, mais au sens large du terme : aller découvrir les autres. Et la médecine ne suffisait pas ; avec la conscience satisfaite d'avoir fait son petit travail, pouvait-on s'en retourner chez soi, si le massacre se poursuivait ? C'était politique parce que nous voulions arrêter le massacre.

C'est peut-être là que j'ai joué un rôle ; nous étions obligés d'agir dans des domaines qui n'étaient pas seulement médicaux, de tenir compte de l'état du monde pour faire de la médecine plus efficace, en prenant garde de ne pas choquer, et toujours à partir de notre expérience, de ce que nous avions vu, vécu, sans chercher des références, de droite ou de gauche, chez les autres. L'ancien politique que j'étais a pris cela en charge, doucement. En 1969, il y eut un prédécesseur à Médecins sans Frontières. J'avais créé, et Max finalement y avait adhéré en bougonnant, un Comité International contre le Génocide au Biafra. Dès la sortie du Biafra, dès mon premier retour en France, j'ai dit : « On ne peut pas critiquer la Croix-Rouge internationale pour n'avoir rien dit des camps de concentration pendant la guerre si nous faisons la même chose. » Malgré ma signature apposée au bas du texte traditionnel de la Croix-Rouge internationale affirmant que je ne témoignerai pas, j'ai créé – parjure – ce Comité International contre le Génocide. Et déjà nous avons mis ensemble la gauche et la droite avec de bons résultats. L'invention de Médecins sans Frontières était contenue en filigrane dans le Comité International contre le Génocide au Biafra où nous avons mis, ensemble, les médecins, journalistes et pilotes : les gens qui avaient connu la réalité biafraise.

*Extrait des propos recueillis
par Alain BOINET*

*Aventure au XX^e siècle
n° 31 p. 97 à 102 (automne 1985)*

Quand le politique se dissout dans l'humanitaire

Décidément, le cynisme des Etats n'a d'égal que l'énergie qu'ils déploient pour se travestir en parangons de vertu humanitaire. Tandis que le processus de conquête territoriale et d'hégémonie raciale est en train de s'achever en Bosnie, avant d'exploser à nouveau au Kosovo, on entend au loin les remugles de la digestion du Liban par la Syrie. Bien, dira-t-on, le monde bouge, mais la guerre demeure. Rien de bien nouveau dans tout cela, sauf pour les naïfs qui imaginaient qu'avec la fin de la guerre froide, c'est la guerre tout court qui allait être reléguée au musée d'une Histoire accomplie. Et puis, ajoutera-t-on, l'aide humanitaire est fille de la guerre, elle fleurit sur ses décombres, ravalons nos indignations de circonstance et poursuivons notre chemin.

Pourtant si, il y a du nouveau sous le soleil de la vieille Europe, et qui concerne autant les « militants » de l'humanitaire que les citoyens que nous sommes, ou que nous devrions être. Il s'agit du rôle que joue désormais l'humanitaire d'Etat dans le traitement des conflits. Rappelons-nous. Lorsqu'en 1989 la Syrie entame avec le pilonnage des quartiers chrétiens de Beyrouth la phase terminale de sa conquête du Liban, la France décide de rapeler au monde les liens privilégiés qu'elle entretient avec son filleul historique : n'écouter que son courage, elle dépêche quelques canonnières hâtivement transformées en ambulances maritimes et nous ramène fièrement une centaine de malades – 50 % chrétiens, 50 % musulmans. La France était là. Mais avec les Syriens, comme dans les bonnes familles, on ne parle pas de ce qui fâche. Pas de politique entre nous, messieurs, les victimes et elles seules nous interpellent. Trois ans après, avec les encouragements de la France et de la CEE, à l'ombre des chars syriens, des élections viennent avaliser l'absorption du

Liban par son voisin, sans que cette annexion de fait semble troubler les grands prêtres du Nouvel Ordre Mondial (*sic*). Plus spectaculaire, l'activisme humanitaire dans l'ex-Yougoslavie débute sur le même registre, mais n'en reste pas là. Dans un premier temps, le message est identique : « faites votre guerre, nous ferons notre humanitaire » (sous-entendu : annexe, purifiez, déportez mais laissez passer nos convois). Second temps, après quinze mois de carnage, on évolue : « pas de guerre à l'humanitaire, sinon l'humanitaire vous fera la guerre » (sous-entendu : la « purification ethnique », passe encore, mais pas sans médicaments).

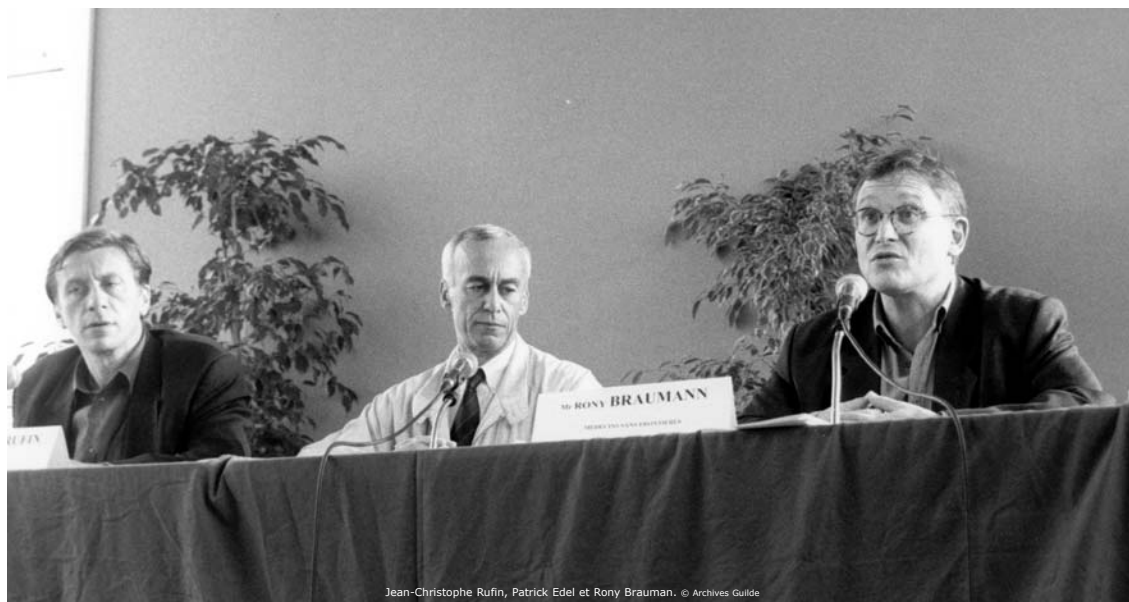
L'humanitaire comme motif de guerre, voilà qui est nouveau et intéressant. Mais rassurons-nous, les « purificateurs » finissent par comprendre le besoin, totalement inoffensif pour leur projet, que ressentent nos gouvernants pour ce nouvel euphorisant qu'est le passage de cinq camions dans une ville assiégée. Car pendant le spectacle, retransmis en direct au journal de 20 heures, les travaux de « nettoyage » continuent.

« L'humanitaire est-il soluble dans le politique ? », demandions-nous il y a quelque temps. Il faut en convenir, il s'agissait d'une grossière erreur de formulation : c'est le politique qui se dissout en fait dans l'humanitaire. Et si certains ont pu espérer qu'une telle hybridation permettrait de combiner la force de l'un avec la générosité de l'autre, il faut aujourd'hui déchanter. Car ce sont l'hypocrisie du politique et la faiblesse de l'humanitaire qui caractérisent le produit de cette réaction chimique. Ni l'un, ni l'autre n'en sortira grandi.

par Rony BRAUMANN

président de Médecins sans Frontières

Aventure au XX^e siècle
n° 59-60 p. 77 (automne 1992)



Jean-Christophe Rufin, Patrick Edel et Rony Braumann. © Archives Gulde

La coopération, un acte de partage

Un message du père Ceyrac

Novembre 1983 : le père Ceyrac, jésuite français, vit en Inde depuis 44 ans. Depuis 25 ans, il est aumônier national des étudiants chrétiens de l'Inde. Depuis septembre 1980, il travaille en Thaïlande, dans les camps de réfugiés cambodgiens. Sur les déclarations touchant la coopération avec les pays du Tiers-monde, il nous a confié :

« On conçoit généralement la coopération comme un apport des pays riches aux pays pauvres. Mon expérience personnelle m'incite à penser différemment. La coopération est un acte de partage, dans lequel le coopérant reçoit autant, et souvent plus qu'il ne donne. D'une certaine façon, les peuples du Tiers-monde ont mille façons de nous enrichir. Leur inestimable richesse culturelle et spirituelle nous est accessible pour peu que nous fassions une coopération réussie. La coopération qui se contente de donner, c'est de l'aide économique ou technique, c'est de l'aumône. De 1960 à 1970, le monde a connu une grande décennie de développement, au cours de laquelle on a beaucoup donné aux pays du Tiers-monde. Dans la plupart des cas, cette politique s'est révélée un échec, et s'est simplement traduite par un déséquilibre aggravé dans les pays bénéficiaires. Dans le Tiers-monde où la spiritualité tient une place primordiale, le partage avec l'autre doit se situer dans le domaine de l'être plus que de l'avoir. C'est la leçon qu'il faut enseigner à tout coopérant.

Bien sûr, c'est avec les plus pauvres qu'il faut partager. Les plus pauvres de l'Inde, ce sont les Intouchables : ce sont aussi les plus respectables, parce que les plus pauvres. Notre mission profonde, c'est de rendre leur voix à ces hommes écrasés ou méprisés : non pas de parler à leur place, mais de leur rendre la voix, et du même coup, leur rendre la dignité.

On a trop souvent pris les décisions pour les autres. Notre rôle, et je crois qu'on commence à le comprendre,

c'est de leur offrir les moyens de dire eux-mêmes ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent.

Je connais de nombreux villages qui ont revécu après le passage d'un groupe d'étudiants. Sur le chantier, les jeunes avaient travaillé ensemble, vécu ensemble. Bien sûr, on avait creusé un puits, bâti un dispensaire, mais là n'est pas l'essentiel, c'est qu'on l'avait fait ensemble : ce partage de la vie et de la volonté, cette lente compréhension à travers les gestes quotidiens, c'est cela qui avait rendu aux humbles et aux déshérités leur dignité, et leur vocation d'hommes.

La coopération a pour but de montrer aux plus pauvres qu'eux aussi appartiennent à la communauté humaine. »

*Aventure au XX^e siècle
n° 21 p. 7 (novembre 1983)*



© Archives Gulde

Vers un monde sans pauvreté avec Muhammad Yunus

Loin d'être un sujet marginal, une politique d'aide au développement peut apporter une inspiration majeure à notre pays et en élever les préoccupations. « Que nous soyons révolutionnaires, réformistes, conservateurs, jeunes ou vieux [...], nous pouvons unir nos forces pour un monde sans pauvreté. » C'est en étant tout cela que nous souhaitons aller dans ce sens avec Muhammad Yunus, qui nous délivre ce message :

« Mon expérience au sein de la Grameen m'a donné une foi inébranlable en la créativité des êtres humains. J'en suis venu à penser qu'ils ne sont pas nés pour souffrir de la faim et de la misère. S'ils en souffrent aujourd'hui, comme ils l'ont fait par le passé, c'est que nous détournons les yeux de ce problème.

Je suis profondément convaincu que nous pouvons débarrasser le monde de la pauvreté si nous en avons la volonté. Cette conclusion n'est pas le fruit d'un pieux espoir, mais le résultat concret de l'expérience que nous avons acquise, dans notre pratique du microcrédit.

Le crédit, à lui seul, ne saurait mettre fin à la pauvreté. C'est seulement l'une des issues qui permettent d'échapper à la misère. D'autres issues peuvent être percées pour faciliter la sortie. Mais pour cela, il est nécessaire de voir les gens différemment et de concevoir un nouveau cadre pour cette société.

Grameen m'a appris deux choses : tout d'abord, les connaissances que nous avons sur les individus et les interactions qui

existent entre eux sont encore très imparfaites : d'autre part, chaque individu est important. Toute personne possède un énorme potentiel et elle peut influencer la vie des autres au sein de communautés et de nations au cours de son existence, mais aussi au-delà.

Au fond de chacun de nous, il existe bien plus de possibilités que celles que nous avons eu l'occasion d'explorer jusqu'à présent. Si nous ne créons pas l'environnement favorable au développement de notre potentiel, nous ne saurons jamais ce qui se cache en nous.

Il nous appartient de décoder dans quelle direction nous voulons aller. Nous sommes les pilotes et les navigateurs de notre planète. Si nous prenons notre rôle au sérieux, la destination qui nous attend sera nécessairement celle que nous avons prévue. »

Extraits de
Vers un monde sans pauvreté
(Editions J.-C. Lattès, 1997)

Aventure
n° 90 p. 3 (décembre 2000)



© Jung Irmel

« L'enseignement de l'économie m'a appris ce qu'est l'argent. Maintenant que je dirige une banque, je prête de l'argent et le succès de nos investissements réside dans le nombre de billets chiffonnés que nos membres affamés ont aujourd'hui dans la main. Mais ironiquement, le mouvement du microcrédit construit autour, pour et avec de l'argent, n'a profondément et essentiellement rien à voir avec l'argent. Le microcrédit, c'est aider chaque personne à atteindre son meilleur potentiel. Il n'évoque pas le capital monétaire mais le capital humain. Le microcrédit constitue avant tout un outil qui libère les rêves des hommes et aide même le plus pauvre d'entre les pauvres à parvenir à la dignité, au respect et à donner un sens à sa vie. »

AVENTURE - Bulletin d'abonnement

à retourner à : la Guilde - 11 rue de Vaugirard - 75006 Paris

(règlement par chèque à l'ordre de la Guilde européenne du raid)

Nom Prénom
Adresse
Code Postal Ville
Tél. E-mail

S'abonne à la revue Aventure (6 numéros) ☐ 19 euros (tarif normal)
☐ 14 euros (tarif adhérent)
☐ 23 euros (tarif étranger)

Joint son règlement de euros à l'ordre de la Guilde.

Date :



Et pourquoi pas VOUS ?

Cet été,
partez avec les Missions de la Guilde
découvrir le monde à travers une aventure de solidarité !



www.la-guilde.org

Contact : missions@la-guilde.org / 01.43.26.97.52

esprit de voyage



Carnets d'aventures

Présentés par
Sylvain Tesson

12 récits
d'exception

PRESSES
DE LA
RENAISSANCE